

The Real Show

«The Real Show», épisode pilote, par Agnès Violeau et Céline Poulin

Plan de l'exposition

Notices

- ① Hanne Lippard
- ② Luis Pazos
- ③ Ask Addoley + Anna (Addoley Dzegede & Anna Ihle)
- ④ Sean Raspet
- ⑤ Christian Jankowski
- ⑥ The Big Conversation Space (Clémence de Montgolfier & Niki Korth)
- ⑦ Ghita Skali, en collaboration avec Ayla Mrabet et Kaoutar Chaqchaq
- ⑧ Erick Meyenberg
- ⑨ Asli Çavuşoğlu
- ⑩ Virgile Fraise
- ⑪ Nora Turato
- ⑫ Martha Rosler

Black Box

- ⑬ Hannah Black
- ⑭ Gwendal Coulon
- ⑮ Marie Lukáčová
- ⑯ Santiago Mostyn
- ⑰ Zeyno Pekünlü
- ⑱ Līga Spunde
- ⑲ Qingmei Yao

Performances extérieures

- ⑳ Thomas Geiger
- ㉑ Zoé Philibert

Rendez-vous

«J' préfère quand c'est réel», Safouane Ben Slama, au Théâtre Brétigny

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

Informations pratiques

«The Real Show», épisode pilote, par Agnès Violeau et Céline Poulin

Concept *copyleft* voué à être décliné en plusieurs opus, «The Real Show» se déploie en différents endroits du globe. La première occurrence, qui se tient au CAC Brétigny, est l'épisode pilote d'une série sur le modèle télévisuel ou cinématographique, avec *spin-off*, *prequel*, *reboot* et autre *sidequel* à venir. Inclusif et réflexif à la fois, rebondissant au centre d'art, en ligne et dans l'espace public à travers des vidéos, des podcasts, des émissions, des performances et des éditions, «The Real Show» creuse et expose les mécanismes ascendants et descendants de la popularité et de ses représentations.

Nos représentations de ce qui serait populaire sont utilisées par les médias, des grands groupes aux youtubeur·euse·s ou tiktokeur·euse·s, afin d'asseoir une autorité capable d'influencer nos affects comme nos comportements socio-politiques. D'ailleurs, le spectacle permanent de la politique qui conçoit aujourd'hui ses récits selon l'écriture de la série («personnages refuges», suspens, rythme sans temps mort, climax, clash...) semble donner raison à Roland Barthes qui déjà envisageait les limites d'un divertissement culturel adressé à celui qu'il nomme le «spectateur populaire», qualifié d'influencable. Karl Kraus puis Pierre Bourdieu soulignaient, eux, l'influence de la culture «pop» sur les médias, et l'homogénéisation qui en découle. Certaines théories populistes, comme celles de Chantal Mouffe, posent la dichotomie autrement: les médias de masse et leurs outils légitimant une culture des classes dominantes, il faut laisser au peuple la possibilité de s'exprimer par lui-même. Le partage de certains gestes, chansons ou de tout autre acte culturel, sur les réseaux sociaux ou ailleurs, permet justement la construction de communautés à rebours des dynamiques normatives. Comme l'ont montré les *cultural studies*, un média populaire peut être vecteur de changement ou d'idées non conformistes. Le développement de cultures à la fois massives et alternatives par le biais de chaînes et

plateformes de *streaming* confirme cette tendance, allant à l'encontre d'une vision classiste du savoir. Dans cet écosystème des représentations, l'anonymat va être alors craint ou au contraire désiré comme un refuge.

Au CAC Brétigny, les artistes invité·e·s pour «The Real Show» mettent en scène des formats médiatiques (talk-show, tutoriel, meeting politique...), afin d'en révéler les écueils idéologiques autant que les principes émancipateurs (Zeyno Pekünlü, Martha Rosler, Hannah Black, Qingmei Yao). Les chorégraphies sociales d'Erick Meyenberg, Christian Jankowski et Santiago Mostyn rendent prégnante la perméabilité entre le monde des images et celui des corps—l'influence de l'un sur l'autre. Les œuvres historiques de Luis Pazos et Martha Rosler rappellent que la normalisation des comportements à travers l'image n'a pas attendu les réseaux sociaux pour s'installer. Il s'agit de plaire et la notion d'attractivité touche aussi de près les institutions culturelles (Sean Raspet, Thomas Geiger / *Kunsthalle3000*) et l'artiste lui-même (Gwendal Coulon). Quels sont les processus de circulation favorisant l'émergence du «populaire»? Ghita Skali et Asli Çavuşoğlu proposent des journaux véhiculant des rumeurs, légendes urbaines et autres prophéties politiques. Elles marquent l'importance des mécanismes de la construction de l'opinion, au même titre que Virgile Fraisse avec son nouveau film centré sur le lanceur d'alerte Christopher Wylie. Après *BCC Channel*, *The Big Conversation Space* (Clémence de Montgolfier & Niki Korth) poursuit la réalisation d'émissions de télévision en ligne avec *The Talking Cure*, dispositif d'usage en même temps que de community management de l'exposition; Ask Addoley + Anna (Addoley Dzegede & Anna Ihle) s'emparent quant à elles de Spotify pour réaliser de nouveaux podcasts de leur émission de conseils. Enfin, l'anonymat, outil d'émancipation autant que de décharge de responsabilité, est mis en voix par Hanne Lippard et Nora Turato.

Les enjeux dégagés par ces pièces se jouent à un niveau international. Ainsi le 49 Nord 6 Est–FRAC Lorraine à Metz, la Cité internationale des arts à Paris, sandwich à Bucarest, The Latvian Centre for Contemporary Art à Riga, et PLATO à Ostrava proposeront également leur propre «Real Show», où l'on pourra retrouver certain·e·s protagonistes du pilote. Les lieux s'invitent aussi dans ce premier épisode par des propositions d'artistes, faisant résonner la problématique dans d'autres contextes.

Exposition à voix multiples, «The Real Show», lancé à l'aube des élections présidentielles en France, ouvre un espace entre le privé et le public, le divertissement et le politique, là où la scène et l'intime font spectacle commun.

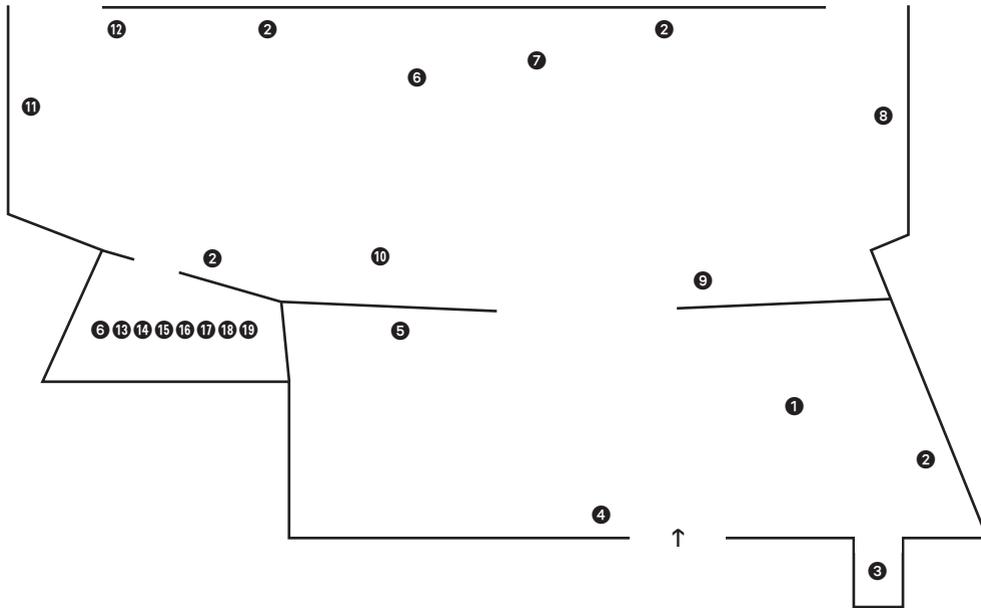
Agnès Violeau est curatrice et critique d'art, basée à Paris. Depuis 2020, elle est curatrice au 49 Nord 6 Est–FRAC Lorraine (Metz), où elle présente actuellement un solo show d'Hanne Lippard. Ses recherches portent sur l'exposition comme phénoménologie. En 2005, elle fonde avec Christian Alandete *J'aime beaucoup ce que vous faites*, revue d'art et de littérature menant au cycle performatif «Fiction/Lectures performées» (2008-2013, Fondation d'entreprise Pernod Ricard, Paris). Elle a été commissaire d'expositions telles que: «Experienz (Materializing the Social)», (2013, WIELS, Bruxelles); «Nuit Blanche Montréal» (2011); «Something Less, Something More» (co-commissariat Sébastien Faucon, 2014, Palais de Tokyo, Paris); «A Space is a Space is a Space» (co-commissariat Céline Poulin, 2013, DAZ, Berlin); «Verbo Performing Art Festival» (2016, Galeria Vermelho, São Paulo, en collaboration avec le CNAP et le CND). En 2018-2019, elle a assuré le commissariat de la 11e programmation Satellite (Jeu de Paume, Paris, CAPC, Bordeaux, Museo Amparo, Mexico) et est finaliste avec sandwich (Bucharest) pour le Pavillon Romain à la Biennale de Venise. En 2021, elle est commissaire invitée au MAC Lyon.

Céline Poulin est directrice du CAC Brétigny depuis juin 2016. Son projet pour le centre d'art, comme ses programmes et expositions précédents, témoignent d'une attention particulière à la réception, ainsi qu'aux dispositifs de collaboration, d'information et de communication. Elle a également travaillé en institution au Parc Saint Léger (Pougues-les-Eaux) ou au Crédac (Ivry-sur-Seine). Céline Poulin a co-dirigé de 2015 à 2018, avec Marie Preston et en collaboration avec Stéphanie Airaud, le séminaire itinérant «Héritages et modalités des pratiques artistiques de co-création». Ce travail a donné lieu à l'édition *Co-Création*, publiée par Empire et le CAC Brétigny. En 2021, le CAC Brétigny et Tombolo Presses publient *Inventer l'école, penser la co-création* de Marie Preston. Céline Poulin est membre co-fondatrice du collectif de recherche curatoriale le Bureau/, à l'origine d'une dizaine d'expositions en France et à l'international. Elle est également vice-présidente de D.C.A et membre de l'IKT.

Après des études littéraires et une licence en histoire de l'art à l'Université Paris IV, Ariane Guyon se forme à la médiation à la Kunsthalle Mulhouse puis au commissariat collectif à travers l'exposition de groupe «Echo's Fountain» avec Komplot, plateforme curatoriale basée à Bruxelles. Au sein de la formation curatoriale de l'Université Rennes 2, elle s'initie au poste de chargée de communication pour l'exposition «Il n'est pas question d'explication», consacrée au travail de l'artiste Marie Voignier, dont elle est co-commissaire. À l'issue de ses études, elle devient assistante commissariat et production au CAC Brétigny, au cours d'un stage de longue durée. Elle est actuellement chargée de production et coordinatrice pour We Are Populaire, l'association d'Agnès Violeau qui met en œuvre «The Real Show».

Plan de l'exposition

- ❶ Hanne Lippard
- ❷ Luis Pazos
- ❸ Ask Addoley + Anna (Addoley Dzegede & Anna Ihle)
- ❹ Sean Raspet
- ❺ Christian Jankowski
- ❻ The Big Conversation Space (Clémence de Montgolfier & Niki Korth)
- ❼ Ghita Skali, en collaboration avec Ayla Mrabet et Kaoutar Chaqchaq
- ❽ Erick Meyenberg
- ❾ Asli Çavuşoğlu
- ❿ Virgile Fraisse
- ⓫ Nora Turato
- ⓬ Martha Rosler
- ⓭ Hannah Black
- ⓮ Gwendal Coulon
- ⓯ Marie Lukáčová
- ⓰ Santiago Mostyn
- ⓱ Zeyno Pekünlü
- ⓲ Līga Spunde
- ⓳ Qingmei Yao



Notices

❶ Hanne Lippard

Faisant usage de sa voix comme matériau, l'artiste norvégienne Hanne Lippard explore la parole et ses formes sociales. Son travail développe des énoncés visuels ou sonores, autobiographiques ou empruntés aux médias de masse. *Anonymities* est une installation sonore immersive dans laquelle l'artiste annonce le mot «anonymity» [anonymat]. Tentant avec difficulté d'articuler les phonèmes, «A, ah, an, non, a nam», l'artiste prononce maladroitement d'autres mots: son propre prénom «Hanne», allant à l'encontre de l'énoncé, mais aussi «money» [argent] ou encore «no» [non]. Ce processus de répétition, d'articulation et de dilution donne à entendre d'autres sons et d'autres usages au sein d'un même mot. Celui-ci s'en trouve poétiquement refiguré pour devenir un pluriel et former un chœur. Avec cette œuvre, l'artiste sonde la voix comme outil d'émancipation autant que d'emprise à l'heure d'une hyperconnectivité. Le dispositif spatial encerclant le-la spectateur-ice et habité de voix robotiques ou mélodieuses évoque la circularité des flux liés au monde capitaliste, à la fois aliénants et infinis. L'œuvre met en scène une incapacité à formuler une parole dans une société validiste où le dysfonctionnel est renvoyé à la marge, mais aussi où l'anonymat est craint ou souhaité. Paradoxalement, celui-ci apparaît autant comme un écueil dans le monde médiatique qu'un refuge, ou encore un outil derrière lequel se cacher.

Hanne Lippard utilise le langage, le traitant sous forme de textes, de performances vocales, d'installations sonores, d'objets imprimés et de sculptures. Son travail s'inscrit dans une riche histoire de l'usage performatif de la voix et de la déconstruction linguistique du langage, dont la généalogie se trouve à la fois dans les domaines de la musique, de la parole, du théâtre, du son, de la poésie et des arts visuels. Elle a récemment développé une série d'œuvres sur les forces sociales qui contraignent et régissent l'expression verbale féminine.

❶ *Anonymities*, 2017. Installation sonore, 6 canaux, 5 min 40 sec. Courtesy de l'artiste et de LambdaLambdaLambda Prishtina—Bruxelles.

Hanne Lippard (1984, Milton Keynes, Grande-Bretagne) vit et travaille à Berlin. Ses performances et expositions les plus récentes incluent «Le langage est une peau», 49 Nord 6 Est—FRAC Lorraine, Metz (2021), «Contact, Mood, Share» au MHKA, Anvers, (2021), «X», FRAC des Pays de la Loire, Carquefou (2020), «RIBOCA2», Riga (2020), «ART 4 ALL», Hamburger Bahnhof, (2020), «Our present», Museum für Gegenwartskunst, Siegen (2020), «Parades for FIAC», Palais de la Découverte, Paris (2019), «Art Night London» (2019), «Goethe in the Skyways», Minneapolis (2019), «nbk Neuer Berliner Kunstverein», Berlin, (2019), Prix Nam June Paik (2018); «Westfälischer Kunstverein», Münster (2018), «Ulyd», Kunsthall Stavanger et FriArt, Fribourg (2018).

② Luis Pazos

Artiste conceptuel, poète et journaliste, Luis Pazos a été l'un des chefs de file de l'art d'action (*arte de acción*) et d'intervention dans les espaces publics et les lieux non conventionnels, tels que les supermarchés et les discothèques, en Argentine. Dans une interview parue en 1967 dans le journal *El Día* de La Plata, Luis Pazos se définit comme «Fabricant de modes de vie». Après s'être joint au groupe de poètes expérimentaux *Movimiento Diagonal Cero*, promu par Edgardo Antonio Vigo, Luis Pazos forme en 1970 le *Grupo de Experiencias Estéticas* [Groupe d'Expériences Esthétiques] avec les artistes Jorge de Luján Gutiérrez et Héctor Puppo. La série photographique *La Cultura de la Felicidad* [La culture du bonheur] est présentée pour la première fois lors d'un événement éponyme organisé par le groupe en 1971. Il s'agit d'un ensemble de cinq photographies représentant différentes situations de la vie quotidienne: des personnes qui discutent, une famille, un couple au lit, un autre sur un banc, etc. Sur l'ensemble de ces images, les personnes photographiées portent un «masque du bonheur» ajouré d'une paire d'yeux et d'un large sourire. Lors de l'inauguration, le groupe distribua ces mêmes masques aux visiteurs avec le texte suivant imprimé au revers:

«Citoyen-ne:

Le port du masque du bonheur est obligatoire, et toute pensée, parole ou acte qui le mettrait en cause sera sévèrement pénalisé par la loi. Le décalogue qui suit constitue notre patrimoine le plus important et résume le style de vie que vous devrez d'adopter pour satisfaire vos supérieurs et le Triumvirat, obéissez-y:

1. Tu aimeras le Triumvirat par-dessus tout et chacun de ses membres comme toi-même.
2. Tu ne prendras pas le nom du Triumvirat en vain.
3. Tu sanctifieras ses fêtes et ses jours de repos.
4. Tu honoreras tes supérieurs.
5. Tu ne les tueras point.
6. Tu ne désireras pas leurs femmes.
7. Tu ne les voleras point.
8. Tu ne leur mentiras point.
9. Tu ne manifesteras pas contre eux.
10. Tu ne convoiteras pas les biens acquis par eux.

Le Triumvirat

Jorge de Luján Gutiérrez—Luis Pazos—Héctor Puppo»

Que ce soit à travers la poésie ou le jeu, Luis Pazos propose des actions insolites et provocantes au travers desquelles le-la spectateur-ice devient agent-e actif-ve des œuvres. En l'occurrence ici, le jeu prenait une tournure volontairement autoritaire et grinçante à même de mettre mal à l'aise le public contraint à un bonheur forcé et feint par un Triumvirat jupitérien—dont le nom n'était d'ailleurs pas sans faire écho aux trois forces armées argentines qui préparaient alors le pays à la dictature. Ces images convoquent par ailleurs un certain mode de vie, familial et traditionnel, dont elles singent le discours publicitaire.

À l'heure des réseaux sociaux, les smileys DIY de Luis Pazos résonnent avec les impératifs de bonheur de notre monde contemporain. Facebook, Snapchat, Instagram, TikTok... nous passons des heures sur ces réseaux sociaux, conquis-es par les promesses de corps parfaits, de sourires *glossy*, de vacances incroyables et de vies merveilleuses qui y défilent sous nos yeux. Serait-ce donc cela le bonheur? Et si ce beau monde se donne à voir, c'est donc bien qu'il existe quelque part et qu'il pourrait être aussi le nôtre? Mais la réalité est tout autre, et les images de Luis Pazos nous le rappellent à coups de sourire carton-pâte. N'aurions-nous

pas affaire ici à une nouvelle ruse destinée à nous convaincre, que la richesse et la pauvreté, le succès et l'échec, le bonheur et le malheur, sont de notre seule responsabilité? Rappelons qu'avec l'invention du «like», les créateurs des réseaux sociaux stimulent dans notre cerveau la dopamine, la molécule responsable du plaisir. Ce qui modèle certains de nos comportements. Pour Eva Illouz, sociologue, et Edgar Cabanas, docteur en psychologie, la dictature du bonheur nous a menés à «l'happycratie». Sauf que le pouvoir en question—*kratia*, en grec—n'est pas pour nous, mais pour celles et ceux qui, précisément, nous enjoignent au bonheur.

- ② *La Cultura de la Felicidad (The Culture of Happiness)*, 1971-2012. Série de 5 photographies, 28 x 40 cm chacune. Courtesy de l'artiste, collection KADIST.

Luis Pazos (1940, La Plata, Argentine) a publié de nombreux livres, dont des livres-objets, tel *El dios del laberinto y La Corneta*, et des livres de poésie visuelle tels que *Letra suelta* (2015), *Del Silencio como mirada* (2016) et *La escritura de la ciudad* (2020). Son travail a été présenté dans le cadre d'expositions individuelles, comme «Esculturas Conceptuales», galerie Arcimboldo, Buenos Aires (2017), «La indiferencia es un delito», galerie Aldo de Sousa, Buenos Aires (2019), «Luis Pazos. 150 Pasos de un exorcismo», Centre d'Art (UNLP), La Plata; et d'expositions collectives: «Subversive Praktiken/Practices» au Württembergischer Kunstverein, Stuttgart, Allemagne (2009), «América Latina 1960-2013» à la Fondation Cartier, Paris (2013), «Terra Incógnita: conceitualismos de América Latina no acervo do MAC USP» organisée par Cristina Freire au MAC USP, São Paulo, Brésil (2015), «Resistance Performed-Aesthetic Strategies under Repressive Regimes in Latin America» au Migros Museum für Gegenwartskunst, Zurich, Suisse (2016), «Photography in Argentina 1850-2010: Contradiction and Continuity» au Musée J. Paul Getty de Los Angeles, États-Unis (2018), «El quinto punto cardinal. Muestra nacional e internacional de Poesía-proceso-concreta-visual» au Musée des Beaux-Arts Emilio Pettorutti de La Plata, Argentine (2019). Son travail est présent dans différentes collections dont celles du Musée Reina Sofía de Madrid, du Musée d'Art Moderne de Buenos Aires et de KADIST, Paris—San Francisco.

③ Ask Addoley + Anna (Addoley Dzegede & Anna Ihle)

Addoley Dzegede et Anna Ihle installent leur station d'écoute dans l'Annexe du CAC Brétigny, une œuvre *in situ* de l'Atelier Van Lieshout spécialement habillée par leurs soins pour l'occasion. Les nouveaux épisodes de leur podcast *ASK ADDOLEY + ANNA* y sont diffusés progressivement, tout au long de l'exposition, aux côtés d'épisodes plus anciens déjà disponibles sur Spotify. L'émission fonctionne toujours d'une manière proche: les artistes collectent des questions auprès de différentes personnes sur un sujet assez large, lié au travail, elles sont ensuite soumises à différent-e-s individus d'horizons variés (artistes, commissaires d'exposition, travailleur-euse-s de l'art, etc.). Enregistrées aux Pays-Bas et en Norvège, les saisons précédentes ont porté sur le travail d'artiste, son économie, sa conciliation avec la vie personnelle, mais aussi sur les notions de fragilité, de précarité et d'impermanence. Pour cette nouvelle et cinquième saison, «*The Friends Season*», Addoley Dzegede et Anna Ihle ont collecté des interrogations d'inconnu-e-s et de fidèles auditeur-ice-s en Norvège et ailleurs, au sujet des relations humaines, des carrières professionnelles et de l'économie domestique. Elles tenteront au cours des multiples épisodes à venir d'y répondre avec leurs invité-e-s. Iels débattront de conseils pratiques et éclaireront selon plusieurs angles certains problèmes rencontrés dans la vie privée et professionnelle, en particulier au cours des premières années de carrière d'un-e artiste. Dans les échanges dialogiques qu'elles proposent, les artistes posent la question de la légitimité des conseils reçus et donnés, privilégiant à la seule autorité de l'un-e ou de l'autre, la multiplicité des vécus. Par les dilemmes pratiques qu'elles mettent en partage aux côtés de leurs invité-e-s, elles soulignent la façon dont la réflexion sur une expérience et sa verbalisation permettent d'enrichir et d'élargir le savoir qui en découle, proposant ainsi l'écoute de paroles situées et situantes plutôt qu'un discours surplombant.

- ③ *The Friends Season. Season 5 of Ask Addoley + Anna*, 2022. Série d'épisodes d'un podcast en écoute sur les plateformes de podcast et dans l'espace d'exposition. Production CAC Brétigny, avec le soutien de l'Office for Contemporary Art (Norvège) et de la Municipalité de Stavanger (Norvège).

Addoley Dzegede est une artiste interdisciplinaire ghanéenne-américaine qui a grandi dans le sud de la Floride et est actuellement basée à Pittsburgh et à Tulsa, où elle est actuellement Tulsa Artist Fellow. Diplômée du Maryland Institute College of Art et de la Washington University à St Louis, États-Unis. Addoley Dzegede a été en résidence à Loghaven Artist Residency à Knoxville, au Norton Museum of Art à West Palm Beach, à Osei Duro à Accra, à Thread, un projet de la Fondation Josef et Anni Albers au Sénégal, et à la Cité internationale des arts à Paris, entre autres. Ses œuvres ont été exposées aux États-Unis, en Europe et en Afrique. Ses expositions individuelles comprennent «Ballast», au Contemporary Art Museum St Louis et «millefiori» au KSMoCA à Portland, Oregon. Ses expositions collectives comprennent le podcast Ask Addoley + Anna avec Anna Ihle, commandé par Coast Contemporary en 2019 et le Musée national de Norvège en 2020; «SOM», à la Woodland Gallery, Penn State Abington, États-Unis; «This Country», à la Wesleyan University, Middletown, États-Unis; «Overview is a Place» au SPRING/BREAK Art Show à New York; la Counterpublic Triennial, «The Luminary», St Louis, États-Unis; et «Surface Forms» au Fabric Workshop & Museum à Philadelphie.

Anna Ihle est une artiste norvégienne qui a étudié à Konstfack à Stockholm, en Suède, et au National Institute of Design à Ahmedabad, en Inde. Son travail a fait partie d'expositions collectives en Suède telles que «Open House» à Konsthall C (2015), «Hardware» (2015) et «m/other becomings» (2021) à Art Lab Gnesta, «Precarious: On the Aesthetics and Ethics of New Labour» au Museum of Work (2016). Parmi ses expositions individuelles en Norvège, on peut citer «Drive, workflow, off by 4pm» à Spriten Kunsthall (2015), «Tied Up» à Fotogalleriet (2017), «Downtime» à RAM Gallery (2017), «Bright Future Horizons» au Rogaland Art Centre (2018) et «Doggie Day Care With Leo Beagle Boy» à Podium (2020). Anna Ihle a été en résidence à la Jan Van Eyck Academie de Maastricht, au SIM de Reykjavik et à l'Atelierhaus Salzamt de Linz, entre autres. En 2021, le travail d'Anna Ihle a été présenté au pavillon nordique dans le cadre de la Biennale d'architecture de Venise 2021. En 2022, Anna Ihle sera en résidence au HIAP d'Helsinki, elle participera à une exposition en duo avec Fathia Mohidin au Musée d'art de Västerås, en Suède, à l'exposition d'ouverture du nouveau Musée national de Norvège avec Ask Addoley + Anna et «Bright Future Horizons», et elle présentera une exposition individuelle au Kraft de Bergen.

④ Sean Raspét

Sean Raspét, artiste-chimiste, est spécialisé dans l'élaboration de senteurs de synthèse. Pour le CAC Brétigny, l'artiste a conçu la *Fragrance CAC Brétigny*, dont vous pouvez sentir en ce moment même l'odeur discrète imprégner les espaces d'exposition du centre d'art. Suite à une enquête olfactive effectuée auprès des membres de l'équipe du CAC Brétigny et du bâtiment, Sean Raspét a élaboré une odeur sur-mesure, la *signature olfactive* du lieu. La production s'est faite en plusieurs étapes: tout d'abord, l'artiste a testé sur la directrice du CAC Brétigny, Céline Poulin, différentes odeurs caractéristiques pour lui d'un espace artistique en zone péri-urbaine, lui demandant simplement d'exprimer ou non son appréciation. L'artiste a ensuite produit 12 variations de parfum, mêlant à ces considérations subjectives ses propres choix liés aux qualités abstraites et aux caractéristiques morphologiques de leurs molécules. L'équipe du CAC Brétigny et les travailleur-euse-s de l'ensemble du bâtiment furent invité-e-s à caractériser chacun des 12 parfums et à s'exprimer sur leur envie, ou non, d'associer ces odeurs au lieu. Les trois fragrances conçues à l'issue de cette expérience sont aujourd'hui elle-mêmes soumises à l'approbation du public via un *love meter* (compteur d'amour). Tentant de jouer sur l'attractivité d'une odeur, comme le font certains magasins, hôtels ou grandes entreprises pour affirmer l'esprit de leur marque, la *Fragrance CAC Brétigny* participe à l'expérience de visite du lieu. Elle cherche à marquer les visiteur-se-s de son empreinte olfactive, briguant un impact sensoriel durable sur leur mémoire, sans que ces dernier-e-s n'en remarquent peut-être même l'effet. En utilisant les méthodes du marketing commercial, le dispositif s'essaie à penser de manière critique le besoin que peuvent avoir certains espaces de se rendre désirables et populaires auprès du public. Le parfum contribue ici à l'identité spécifique du centre d'art, une identité qui n'est dès lors pas nécessairement visuelle, même si l'artiste a travaillé autant à partir de la forme des molécules que de l'odeur elle-même.

En effet Sean Raspét travaille principalement sur la structure des molécules et sur la manière dont sont organisés les éléments de base de la matière. Intimement liées à la circulation via le métabolisme du vivant, les molécules apparaissent à l'artiste comme un matériau artistique n'offrant jamais de forme finie, puisqu'elles se trouvent prises dans un processus continu de matière et d'énergie. Au fur et à mesure que ses projets prennent forme, les structures chimiques se croisent inévitablement avec des structures économiques et sociales. Brevets, formules, collaborations scientifiques et industrielles font tous partie de la présentation de son œuvre. Les travaux de Sean Raspét repoussent les limites du monde de l'art, croisant les frontières disciplinaires entre les domaines de la science et de la finance.

- ④ *Fragrance CAC Brétigny*, 2019. Diffuseur de parfum et parfums. Œuvre in situ. Production CAC Brétigny.

Sean Raspét (1981, Washington, États-Unis) a travaillé au département de recherche et développement de Soylent et a cofondé Nonfood, une société spécialisée dans les produits alimentaires à base d'algues. Son travail a notamment été présenté à New York, Berlin, Paris, Stockholm, San Francisco, Hong Kong ou Pékin. Sean Raspét est représenté par la New Galerie, Paris.

⑤ Christian Jankowski

La vidéo *Rooftop Routine* est basée sur une performance de Christian Jankowski présentée en 2007 à l'occasion de Performa, une biennale d'arts visuels et de performances, à New York. Pour cette œuvre, l'artiste s'est inspiré de sa voisine Suat Ling Chua qu'il avait secrètement observée en train de faire du hula-hoop sur le toit d'en face. Sur une chanson de pop chinoise entêtante, écoutée par Suat Ling Chua sur son walkman lors de sa routine quotidienne, le film montre la hula-hoopeuse sur un toit de Chinatown, expliquant les différentes poses et mouvements du cerceau, tandis qu'une douzaine de danseur-se-s suivent ses instructions depuis les toits environnants. Une seule personne du groupe peut voir Suat Ling Chua directement, aussi chaque participant-e en imite un-e autre de toit en toit, altérant la chorégraphie au fur et à mesure comme dans une chaîne de gestes. L'artiste imagine voir rejouer, sous une forme «pop», la célèbre pièce *Roof Piece* (1971) de la danseuse Trisha Brown où le-la spectateur-ice découvrirait une chorégraphie se déroulant sur différents toits de New York. Accompagnant le film, un ensemble de cerceaux praticables dans l'espace d'exposition du CAC Brétigny permet une nouvelle activation par le public. La nature collaborative de la pièce et son aspect festif placent le-la visiteur-euse dans la situation d'apprendre ou de reproduire un comportement ou geste à l'identique, principe fédérateur des tutoriels YouTube ou de l'application mobile de partage de vidéo TikTok.

Utilisant divers formats (film, performance, sculpture, situations), Christian Jankowski examine le succès ou l'échec produit par le spectacle médiatique. Cultivant des collaborations entre les mondes de l'art contemporain et d'autres domaines, tels que la religion, les affaires, la politique et le divertissement, l'artiste invite des protagonistes d'horizons divers à intervenir dans ses pièces, réalisées en écho avec les formats des médias de masse et leurs mécanismes de production. Cet accent mis sur la création collective sert à remettre en question le pouvoir unilatéral de l'image, pour y investir des points de vue et des expériences multiples.

⑤ *Rooftop Routine*, 2007. Vidéo, couleur, son, 4 min 30 sec, NTSC, 16:9, chinois sous-titré, nombre variable de hula-hoops, édition de 5 + 2 EA. Collection KADIST.

Christian Jankowski (1968, Göttingen, Allemagne) est un artiste conceptuel dont la pratique est axée sur la performance, avec des œuvres réalisées principalement en utilisant la vidéo et la photographie parmi une variété de médias. Il a étudié à l'Université des Beaux-Arts de Hambourg, en Allemagne. Il a participé à de nombreuses expositions et biennales nationales et internationales. Ses œuvres font partie des collections du Metropolitan Museum, New York; de la Tate, Londres; du MOCA, Los Angeles; et de la Neue Nationalgalerie, Berlin, entre autres. En 2016, il a été le commissaire de la 11e édition de Manifesta, devenant ainsi le premier artiste à assumer ce rôle. Depuis 2005, il est professeur à l'Académie nationale des beaux-arts de Stuttgart. Il vit à Berlin et travaille à l'international.

⑥ The Big Conversation Space (Clémence de Montgolfier & Niki Korth)

The Talking Cure [le remède parlant] de The Big Conversation Space (TBCS), est une série de vidéos YouTube, un talk-show diffusé en direct et une installation. TBCS réunissent des artistes, des technologues, des éducateur-ice-s, des défenseur-se-s des droits, des politicien-ne-s, des représentant-e-s d'organisations d'art et d'archives, ainsi que des «visiteur-se-s occasionnel-le-s» ou des «personnes rencontré-e-s dans la rue» pour discuter de leur travail, de leur vie, de leurs points de vue, de leurs opinions sur ce qui est «populaire» et sur la place des arts et de la créativité (ou sur celle qu'ils pourraient occuper à l'avenir). Inspiré des talk-shows à l'américaine, et du dispositif psychanalytique que désigne le titre du projet, *The Talking Cure* est un dispositif multimédia qui réitère la configuration de ces émissions de paroles. Espaces de médiation, de sociabilité, de confessions intimes (comme dans *The Oprah Winfrey Show* aux États-Unis ou *C'est mon choix* ou *Le Divan* en France) ou de délibération, les talk-shows sont des dispositifs télévisuels qui incarnent l'imaginaire de la parole politique. Comme lieux de débat public, ils répondent à la nécessité propre aux procédures de délibération de type démocratique: légitimer la création d'un consensus à travers la participation directe des citoyen-ne-s ou des entités sociales impliqués dans une problématique donnée. Mais cet impératif démocratique est souvent doublé d'un impératif de divertissement: *The Tonight Show Starring Jimmy Fallon*, *Last Week Tonight with John Oliver*, *The Colbert Report*... c'est à qui fera la meilleure parodie ou la meilleure satire. Ce sont autant de scènes de représentation qui sollicitent des registres de parole et des imaginaires sociaux distincts. Le public est ainsi invité à interagir, commenter et répondre aux questions posées dans l'installation et dans les vidéos sur les réseaux sociaux via le hashtag #thetalkingcure. Si l'œuvre propose une répétition du dispositif du talk-show, elle en suggère donc en même temps son auto-critique afin de se demander quel rôle nous souhaitons voir prendre par les médias de masse, expérimentant ainsi la notion même de popularité et de visibilité en ligne dans une démocratie.

Le travail de TBCS fonctionne comme une plateforme et une archive pour la parole et le discours, à la fois vivants et enregistrés, et encourage la réflexion sur les dispositifs d'enregistrement, de transmission et de diffusion de l'histoire contemporaine et sur leur potentielle utilisation comme instruments de pouvoir. Par le biais d'un engagement actif avec des publics, TBCS formule la question: comment ces dispositifs peuvent-ils générer du pouvoir d'agir? En organisant des conversations en direct, en menant des entretiens conversationnels et en produisant des publications imprimées et des (nouveaux) médias, des jeux, des performances, des vidéos, des installations et des expériences éphémères, TBCS active l'échange dialogique pour explorer la nature et le pouvoir du discours, afin d'examiner la liberté de pensée, de mouvement, d'expression et la créativité.

Le talk-show *The Talking Cure* sera diffusé en direct sur YouTube samedi 26 mars, voir les informations dans l'agenda.

⑥② *The Talking Cure*, 2022. Installation et vidéo, 1 talk-show et 3 épisodes en ligne sur YouTube au cours de l'exposition. Avec la participation d'invité-e-s spéciaux-ales à chaque épisode. Identité visuelle et community management réalisés par Elisabeth Ajtay. Bande-son réalisée par les participant-e-s au projet en ligne The Disquiet Junto. Co-production CAC Brétigny et Classe Préparatoire Arts Visuels Grand Paris Sud (Évry).
⑥③ Black Box: *The Talking Cure, Episode 1: Le Choix du peuple*, 2002. Vidéo HD, couleur, 14 min 05 sec. Avec Camila Moreira Cesar, Nairy Shahinian, Elisabeth Ajtay et Cynthia Montier. Image, son, montage: Clémence de Montgolfier. Design graphique: Elisabeth Ajtay. Traduction: Philippe Farah. Musique: Cryptohelix, *Mood Modification room*, 2021 et *caustic_gates, Bardo*, 2021. Les épisodes 2 et 3 seront diffusés au cours de l'exposition.

The Big Conversation Space (TBCS) est un collectif d'art et de recherche formé par Clémence de Montgolfier et Niki Korth (nées en 1987), basé à Paris et à New York. TBCS a exposé ses travaux et présenté des conférences à l'échelle internationale dans de nombreux domaines, d'un parking à San Francisco, au jardin de MO.CO. Panacée (Centre d'art contemporain) à Montpellier, en passant par le Centre Pompidou à Paris.

7 Ghita Skali, en collaboration avec Ayla Mrabet et Kaoutar Chaqchaq

Ghita Skali produit des récits à partir d'enquêtes sur des anecdotes et des intrigues apparues dans les médias et tombées dans l'oubli. Le projet *Narrative Machines* est un catalyseur d'idées et de récits qui explore l'identité, le progrès scientifique et les situations politiques à un niveau local et transnational. Ces «machines à récits» ont jusqu'à présent pris la forme d'une conférence, d'une émission radiophonique, d'un congrès médical et même de l'installation du siège d'une société secrète sur le quai d'une gare en Suisse. Elles dévoilent des histoires d'inventions médicales étranges qui ont vu le jour sous certains régimes arabes et qui s'avèrent être de fausses découvertes instrumentalisées par les gouvernements en place, à l'image de cette machine pour guérir le Sida mentionnée en 2014 par un général de l'armée égyptienne. Pour le cinquième opus de sa série, Ghita Skali s'associe aux autrices Ayla Mrabet et Kaoutar Chaqchaq, et à la graphiste Roxanne Maillet pour réaliser un «magazine professionnel de fictions médicales». Les contributrices de la publication sont des personnages inventés par les autrices: six femmes marocaines de différentes générations, professionnelles de santé ou du soin, amatrices de médecines parallèles et de remèdes alternatifs, toutes férues d'innovations scientifiques, qui écrivent en anglais, à l'aide de Google Translate. Le recueil parodie les périodiques médicaux, la presse féminine et l'esthétique de la promotion pharmaceutique. Les journalistes analysent de manière subjective certains phénomènes de société comme le *mansplaining*, les applications de rencontres, le refus de l'épilation ou du maquillage par certaines femmes, les mêmes ou encore le syndrome de l'imposteur et en font des sujets d'étude médicale. Un inventaire passe en revue de nouvelles inventions technologiques popularisées par une émission télévisée scientifique. Des chroniques historiques reviennent sur des avancées médicales dénuées de réels fondements scientifiques et portées par les discours de certains politiciens pour tenter d'asseoir leur pouvoir. Dès lors, ces récits illusoire de progrès deviennent les outils d'un populisme qui sert la propagande d'un régime politique. Avec humour, Ghita Skali tisse ainsi des fictions à partir de faits historiques, d'archives tangibles et de mythes populaires. Elle met en lumière nos systèmes de connaissances et de croyances basés sur les structures de diffusion et de traitement médiatique de l'information, qui permettent à une information, qu'elle soit vraie ou fausse, de s'imposer dans l'actualité.

«Table des matières:

04–05	Courrier des lectrices
06–07	Éditorial
08–09	Elles ont fait ce magazine
10–11	Machines narratives à remonter le temps: Épisode 3
12–15	La presse, les mêmes et les arts: Si on les prenait au mot
17–19	Contre-tendance: Maquillage: Montrer une peau nue n'est pas à la portée de tous
20–22	Contre-tendance: Le culte des poils: Un mirage chez les blancs?
23–27	Une interview avec le Docteur Flane: «Le <i>mansplaining</i> est une maladie mentale»
28–29	Machines narratives à remonter le temps: Épisode 4
30–36	Dans la salle de rédaction: Du syndrome de l'imposteur au droit à la médiocrité
38–39	Machines narratives à remonter le temps: Épisode 2
40–43	La lecture est une activité saine
44–46	Kit de survie: Conseils gratuits pour mieux se sentir
48–49	Machines narratives à remonter le temps: Épisode 1
50–55	Page commémorative: Quand le roi Hassan II inventa un appareil cardiaque
56	Une image du passé

57–59	Controverse: La santé et les légendes urbaines
60–61	Machines narratives à remonter le temps: Épisode 0
62–65	Chronique: Le sang et le lait
66–67	Recette: Les mille et une nuits de Daghmira
68	Communiqué de presse
70–71	Petites annonces
72–73	Chronique: Dans le lit d'Ahlam: Mal d'amour ou comment je suis tombée sur des applis de rencontres pour personnes ayant des problèmes de santé
74–76	On a testé pour vous: Les meilleurs appareils de l'émission télévisée <i>Les stars de la science</i>
77–79	Quiz: Colère ou bouffée de chaleur?
80–81	Horoscope
82–84	Jeux
85	Playlist

Elles ont fait ce magazine:

Lamia Idrissi est une Marocaine du Maroc qui vit actuellement à Amsterdam. Elle travaille comme testeuse en freelance. Elle est passionnée par toutes sortes d'appareils: appareils d'électrostimulation, appareils de soin du visage, lampes UV pour les ongles, tensiomètres, masseurs anticellulite, mais aussi par des inventions un peu plus étranges. Elle est fan de l'émission télévisée arabe *Souloum Annoujoum* (Les stars de la science), où des inventeurs DIY audacieux présentent leurs inventions.

Ahlam Fahim est une travailleuse du sexe qui habite le royaume de l'Internet. Elle est anglophone par nécessité. Elle a une connaissance pratique du comportement humain, avec une spécialité: l'esprit détraqué des hommes à l'ère des médias sociaux. Elle a appris à se prendre en charge dans des environnements hostiles et est impatiente de partager ce savoir avec vous, chères lectrices. Elle a arrêté de travailler en présentiel pendant la pandémie et est devenue une *camgirl*. Pour ce numéro du magazine, elle partage avec nous ses réflexions sur un nouveau type d'applis de rencontre et nous raconte notre avenir à la page des horoscopes.

Fatiha Abadi est une aide-soignante retraitée d'un médecin généraliste à Casablanca. Elle a passé toute sa carrière à essayer de résoudre les problèmes que le médecin avec lequel elle travaillait ne parvenait pas à résoudre. Elle est restée en contact avec plusieurs de ses patients, principalement des femmes, avec lesquelles elle partage des conseils sur les alternatives aux médicaments vendus en pharmacie. Elle est passionnée d'histoire. Elle voudrait raviver le souvenir de certaines inventions révolutionnaires, même si elles ont fini par échouer, et encourage tout le monde à continuer à penser en dehors du cadre médical orthodoxe. Le Markar, par exemple, le dispositif cardiologique inventé par le roi marocain Hassan II, est, selon elle, une source d'inspiration pour l'amélioration du système de santé. Elle a écrit sur cet appareil et son rôle politique dans nos pages.

Google Translate est un outil utilisé par les rédactrices pour vous faire bénéficier de ce magazine en langue anglaise. L'anglais n'est pas la langue maternelle d'aucune d'entre nous, mais notre objectif est de partager avec vous nos connaissances locales et internationales.

Marwa Naciri est une femme au foyer indépendante de 50 ans qui vit à Rabat, au Maroc, où elle prépare des concoctions à partir de son jardin bio, lit beaucoup et méprise ce qu'elle appelle l'«esprit moutonnier». Son objectif principal est la pensée contraire. Elle est contre le dénigrement des idées pour des raisons étroites de moralité. Nous devons voir grand, penser à l'avenir de l'humanité. Dans ce numéro, elle interviewe le célèbre psychiatre Docteur Flane à propos de *mansplaining*.

Fatima Irfan est docteure en sciences conjecturales à la retraite. Elle a passé toute sa carrière académique en Belgique. En 2017, trop fatiguée par le climat européen et les gens du Nord, elle a décidé de s'installer au Maroc. «La pire idée» de sa vie, dit cette passionnée d'herbe... Néanmoins, elle veut aider les gens à analyser les choses les plus bizarres qui les entourent. Dans ce numéro, elle aborde la question de la santé dans le cadre des légendes urbaines et explique pourquoi le culte des poils du corps est un mirage chez les blancs.

Malika Salem tient une pharmacie à Tanger et expérimente toutes sortes de choses: flacons de collagène à boire, huile d'olive sur le visage toute la nuit, bave d'escargot, masques au yaourt, cannelle pour éclaircir les cheveux... C'est une personne attentionnée. Plutôt que de donner des réponses, elle préfère partager ses questionnements, afin que les lectrices se sentent moins isolées dans leur esprit sismique et parfois tourmenté. Pour nous, elle a rédigé un article sur le sang et le lait.»

Traduction: Philippe Farah

Lors du vernissage dimanche 16 janvier, aura lieu une performance de Ghita Skali, avec Imane Lyn et Rindala Pereverzev.

- *Narrative Machines: Episode 5*, 2022. Magazine, 86 pages, 18cm x 25cm, 1000 exemplaires. Autrices: Ghita Skali, Ayla Mrabet et Kaoutar Chaqchaq. Graphisme: Roxanne Maillet. Éditeur: Paraguay Press. Distribution: Les presses du réel. Avec le soutien du CAC Brétigny et de l'Amsterdams Fonds voor de Kunst (AFK).

Née à Casablanca, Ghita Skali a étudié à la Villa Arson à Nice et a suivi les programmes de 3e cycle de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon en 2016 et De Ateliers à Amsterdam de 2018 à 2020. Ses projets ont récemment été présentés à été 78 (Bruxelles), Project Space Festival (Berlin), Beirut Art Fair, Triangle (Marseille), 18 (Marrakech), Cube Independent Art Space (Rabat), Cairo Off Biennale, Stedelijk Museum (Amsterdam), Fondazione Sandretto Re Rebaudengo (Turin) et au Palais de Tokyo (Paris).

③ Erick Meyenberg

Le projet *I AM THE FUTURE* a initialement été commandé par la Biennale des Amériques et présenté à l'aéroport international de Denver, Colorado en 2015. L'artiste a produit une nouvelle version qui se constitue d'un triptyque vidéo en 2020 pour une exposition au Museo Amparo, à Puebla au Mexique. L'œuvre est le fruit d'un travail social et collaboratif mené avec des adolescent-e-s appelé-e-s les Warriors, les cadets du programme JROTC (Junior Reserve Officer Training Corps). Cette formation militaire parascolaire est dirigée par des vétérán-te-s. L'objectif du programme est d'enrôler davantage de personnes dans l'armée, en particulier des habitant-e-s des quartiers défavorisés, des personnes issues des communautés africaines-américaines, latines-américaines et asiatiques. Les jeunes y apprennent notamment des chorégraphies militaires, auxquelles ils et elles intègrent par la suite des mouvements inspirés du hip-hop et du *cheerleading* lors de leur participation à des compétitions locales et nationales de *drill* (compétitions en équipe pour des exercices de type militaire). Erick Meyenberg et ce groupe de jeunes ont conçu une marche collective, une procession qui traverse différents paysages qui ont été transformés par l'armée: les ruines de l'ancien aéroport, le nouvel aéroport et le terrain vague qui le relie à la réserve naturelle appelée le Rocky Mountain Arsenal Wildlife Refuge. Ce parc animalier, lieu de loisir pour les familles de Denver, occupe l'ancien terrain du plus grand arsenal chimique des États-Unis, qui y a produit à partir de 1942 des armes telles que le napalm et le gaz moutarde. L'arsenal fut construit sur les terres d'agriculteurs immigrés, confisquées par l'armée et les obligeant à travailler dans l'arsenal. À la fin des années 1980, l'Agence de protection de l'environnement déclara que l'arsenal était la zone la plus contaminée du pays. Les Warriors traversent également au pas les quartiers ouvriers dans lesquels ils et elles habitent, situés eux aussi dans des zones contaminées. Le titre de l'œuvre vient du dépliant que reçoivent les jeunes lors de leur inscription au JROTC, qui débute par la phrase: «*I am the future of the United States of America*». En supprimant la fin de la déclaration, l'artiste souligne la multiplicité des origines et des potentiels des étudiant-e-s, tout en rappelant la discrimination subie par ces jeunes considéré-e-s comme n'étant pas vraiment américain-e-s. Les différentes marches collectives rythmées qu'exécutent les Warriors s'inspirent de leurs chorégraphies militaires. Le geste commun et synchronisé crée la communauté, à la manière d'un rituel populaire. Chaque membre porte un grand drapeau sur lequel il a inscrit une valeur qui lui est propre, différente de celles de l'armée, à savoir la force, l'intégrité, l'espoir, la famille, l'art et la musique. La plupart des adolescent-e-s du groupe sont issu-e-s de familles immigrées de couleur, certain-e-s d'entre eux sont sans papiers. La popularité et la reconnaissance de l'armée américaine et de ses représentations apparaissent pour beaucoup d'entre eux et elles, comme le seul moyen de s'intégrer à la société américaine, de se faire une place et d'exister en tant que citoyen-ne.

Erick Meyenberg est un artiste multimédia dont le travail s'appuie sur les méthodologies des sciences naturelles et sociales pour percer les réalités du quotidien grâce à des observations aiguës et vigilantes. Par sa pratique artistique, il cherche à contrebalancer les données quantifiables au sein d'une expérience esthétique, ce qui donne lieu à des arrangements spatiaux et des modèles audiovisuels surprenants.

- *I AM THE FUTURE*, 2015. Installation vidéo de 3 canaux audio et vidéo, dimensions variables, 19 min 32 sec. Courtesy de l'artiste.

Erick Meyenberg a obtenu une licence en arts visuels à l'École des Arts Plastiques de l'UNAM (Mexico) et un MFA à l'Universität der Künste de Berlin, en Allemagne. Le travail d'Erick Meyenberg est présent dans les collections suivantes: Museo Amparo, Puebla, Mexique; Musée d'art contemporain-UNAM (MUAC), Mexico; Fondation Benetton, Milan et Rome, Italie; et Fondation Telefónica, Mexique. Ses œuvres ont été exposées au Mexique, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, au Canada, aux États-Unis, au Royaume-Uni, au Japon et en Inde. En ce moment, il prépare une exposition individuelle à la Casa Estudio Luis Barragán, Mexique (2022) et a été chargé de réaliser l'œuvre commémorant le 40e anniversaire du Musée d'art contemporain Tamayo, Mexico (2021).

Futur Tense, journal créé par Aslı Çavuşoğlu, est composé de prophéties de voyant-e-s turc-que-s. L'artiste a demandé à trente personnes d'opinions politiques et d'origines différentes, d'écrire des oracles en consultant leurs outils habituels tels que le marc de café, les cartes de tarots, les astres, etc. Ces seize pages font écho à la situation politique et médiatique de la Turquie au lendemain de la tentative de coup d'État de juillet 2016 qui entraîna une « purge à grande échelle » visant à écarter les opposant-e-s au président Recep Tayyip Erdoğan des institutions étatiques. De nombreuses sources d'information, dont plusieurs chaînes de télévision et de radio, furent fermées et des journalistes incarcéré-e-s. Les diseur-se-s de bonne aventure, dont la parole resta autorisée, acquièrent alors davantage de notoriété et prirent progressivement la place des récits de faits d'actualité. Ils et elles devinrent des figures d'autorité politiques. Telle une citation du mode de fonctionnement de la presse en Turquie ces dernières années, l'installation d'Aslı Çavuşoğlu étudie la manière dont les événements historiques et culturels sont transformés, représentés et interprétés par les individus. Avec *Future Tense* elle propose un objet où populisme, propagande et prophéties se trouvent intrinsèquement liés. Aslı Çavuşoğlu s'intéresse aux manières dont l'histoire peut être lue afin d'interroger les sources, leurs finalités et les processus qui ont permis son écriture. Travaillant avec différents supports, elle adopte souvent le rôle d'interprète, d'écrivaine ou de médiatrice dans ses projets afin de mettre en évidence la nature précaire et subjective de nos histoires partagées.

Servez-vous.

- *Future Tense*, 2017. Impressions, noir et blanc, 16 pages, 33×53 cm. Courtesy de l'artiste, collection KADIST. Commissionnée par le CAC Brétigny pour l'exposition «The Real Show».

Aslı Çavuşoğlu (1982, Istanbul) a présenté son travail lors d'expositions personnelles récentes comme: «Pink as a Cabbage/ Green as an Onion/Blue as an Orange», KADIST, Paris (2020); «With Just a Push of a Voice» MASS MoCA, Massachusetts (2020); «The Place of Stone», New Museum, New York (2018); «Red / Red», MATHAF Arab Museum of Modern Art, Qatar (2016); «In Diverse Estimations Little Moscow», RISD Museum, Providence (2014); «The Stones Talk», ARTER, Istanbul (2013); «Murder in Three Acts», Delfina Foundation, Londres (2013). Elle a présenté son travail dans des expositions collectives et des biennales au sein de nombreuses institutions: Palais de Tokyo, Paris (2020); Moderna Museet, Stockholm (2017); Castello di Rivoli, Turin (2019 & 2017); Manifesta 11, Zurich (2016); 14e Biennale d'Istanbul (2015); New Museum Triennial, New York (2015); Witte de With Center for Contemporary Art, Rotterdam (2014); MAK Museum de Vienne et Performa 11, New York (2011). Ses œuvres sont présentes dans plusieurs collections internationales telles que: Arter (Istanbul), British Museum (Londres), Castello di Rivoli (Turin), MATHAF (Qatar), MoMA (New York) et KADIST (Paris—San Francisco).

Dans son nouveau film, Virgile Fraisse s'inspire du livre *Mindf*ck* (2021) pour mettre en scène son auteur, le lanceur d'alerte Christopher Wylie. Ancien directeur de recherche dans la société de communication stratégique Cambridge Analytica, Christopher Wylie révèle en 2018 l'utilisation des données personnelles de millions d'utilisateur-ice-s Facebook à leur insu par l'entreprise dans le but d'optimiser des campagnes politiques (dont celles de Ted Cruz en 2015, de Donald Trump et du Brexit en 2016). Dans un décor minimaliste, entre un plateau TV et un bureau de vote américain, Christopher Wylie, incarné par Paul Spera, nous explique étape par étape, à la manière d'un tutoriel, comment hacker une démocratie. Le comédien s'empare des ressorts comiques et pédagogiques du stand-up et du format de conférence TED* pour offrir une version extravertie et malicieuse du lanceur d'alerte. Son monologue introspectif et schizophrénique, dans lequel il revient avec sarcasme et amertume sur son parcours, rend compte de toute l'ambiguïté morale du personnage. Il expose comment les technologies de contrôle des données privées, lorsqu'elles tombent aux mains des populistes, sont capables de manipuler l'opinion publique et d'influencer tout un pays sans qu'il s'en rende compte. Par-delà l'évocation du scandale Facebook-Cambridge Analytica, Virgile Fraisse met en cause l'existence de la démocratie à l'heure des sociétés de surveillance.

À la manière de l'anthropologue, Virgile Fraisse se plonge dans les revers cachés de nos sociétés de l'information, hyper connectées. Nourri d'investigations journalistiques et d'enquêtes documentaires, son travail se développe sous la forme de films, d'installations ou de performances, dans lesquels il explore les à-côtés de nouvelles dynamiques économiques et industrielles pour révéler leur impact sur notre réalité et mieux cerner les enjeux politiques et sociétaux qui en découlent.

- *How to Hack a Democracy*, 2021. Vidéo, couleur, son, 12 min 48 sec. Réalisation, texte, mise en scène et production: Virgile Fraisse. Co-production CAC Brétigny et Théâtre Brétigny. Œuvre réalisée avec le soutien de l'Aide Individuelle à la Création de la DRAC Île-de-France. Avec: Paul Spera, et Inès Benkhicham, Jean-Jacques Berthieu, Hélène Chantemerle, Ariane Guyon, Olivier Mayeur, Mathilde Moreau. Directeur de la photographie: Deyan Parouchev. Ingénieur du son: Clément Gallice. Éclairage et régie théâtre: Chloé Roger. Lieu de tournage: Théâtre de Brétigny. Régie plateau: Julien Jassaud. Assistante costumière: Andrea Gonzalez. Production CAC Brétigny: Camille Martin, Ariane Guyon, Mathilde Moreau et Céline Poulin. Montage image & son: Virgile Fraisse. Mixage: Clément Gallice. Remerciements: Céline Poulin, Agnès Violeau, Paul Spera et Thomas Crassous.

Virgile Fraisse (1990, Paris) a étudié au Otis College (USA), à l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris et au Fresnoy—Studio national des arts contemporains. Il a participé à des expositions collectives dont: «À Cris Ouverts», Les Ateliers de Rennes—biennale d'art contemporain; «Un barbare à Paris», Fondation d'entreprise Pernod Ricard (Paris); Festival Hors Pistes «Traversées», Centre Pompidou (Paris); la Première Biennale de Karachi (Pakistan); «Panorama 20», Le Fresnoy; «Grande section!», CAC La Halle des Bouchers (Vienne, France); «Instatata», Kunsthall Aarhus (Danemark); «Hotel Europa», Art Vilnius (Lituanie); «Wicked Problem», Triangle—Astérides (Marseille); 61e Salon de Montrouge; LOOP Festival Discovery Award (Barcelone); «Les Voyageurs», Palais des Beaux-Arts Paris. Sa première exposition personnelle s'est tenue à Clark House Initiative (Bombay), puis en France, au Parc Saint-Léger (Pougues-les-Eaux). Ses films ont été montrés de nombreuses fois, notamment à: FID Marseille, ICA Singapore, Impakt Festival (Utrecht, Pays-Bas), Survival Kit (Riga, Lettonie), Palais de Tokyo (Paris), KHOJ (Inde), Caro Sposo (France), Centre Pompidou (Paris), Labor Zero Labor (France), Festival Séries Mania (Paris), Athens Digital Arts Festival, CAC Malaga (Espagne), Biennale de l'Image Possible (Belgique), Contemporary Istanbul (Turquie), Joburg Art Fair (Afrique du Sud). Les œuvres de Virgile Fraisse font notamment partie des collections du CNAF et du FRAC Champagne-Ardenne.

* Les conférences TED (*Technology, Entertainment and Design*) sont une série de conférences organisées au niveau international par la fondation à but non lucratif nord-américaine The Sapling Foundation. Très populaires, elles participent à une certaine spectacularisation du savoir.

11 Nora Turato

À travers ses œuvres graphiques et son travail de performance, Nora Turato déconstruit puis redéploie les mots et slogans que nous rencontrons chaque jour, canalisant ainsi l'hystérie textuelle émise par nos smartphones, l'inconstance du langage et la perte de sens associés à celle-ci dans notre époque contemporaine. Les mots retenus dans ses œuvres font l'objet d'une sélection diverse et éclectique, issue de discours politiques aussi bien que de citations des Kardashian, cela sans jugement de valeur. Inscrits à l'intérieur des affiches colorées en grand format présentées dans l'exposition, ils attirent tout de suite l'œil. En effet, leurs dimensions rappellent celles des affiches publicitaires présentes dans l'espace public et l'usage des techniques marketing qui y sont à l'œuvre. Néanmoins, Nora Turato n'appelle pas ici à la consommation mais à la réflexion en isolant des énoncés qui invitent le spectateur-ice à s'arrêter plus longuement sur le sens des mots et du langage. Elle réutilise des phrases auxquelles elle a été confrontée et qui l'ont marquée, une manière aussi pour elle de se raconter à travers ses œuvres. En outre, l'univers des réseaux sociaux est évoqué par les choix typographiques et grammaticaux mais aussi par l'utilisation de phrases intimes, exprimant des pensées introspectives souvent partagées sans filtres sur ces plateformes. Ainsi, l'artiste souligne les contradictions entre ces récits intimes et leur visibilité sans limite, mettant en cause l'impression d'anonymat que nous procure le digital. Ces phrases, sorties de leurs contextes et manquant d'un début et d'une fin, peuvent être observées avec un regard nouveau, dans une temporalité plus propice à l'observation que celle du monde numérique. Cet effet «arrêt sur image» apporte une poésie nouvelle à ces mots d'apparence simple.

11ⓐ *i try not to think about it* [j'essaie de ne pas y penser], 2022. 110 x 156 cm. Production CAC Brétigny. Courtesy de l'artiste et de LambdaLambdaLambda, Prishtina—Bruxelles.

11ⓑ *how many of you got some big problems* [combien d'entre vous ont des gros problèmes], 2022. 110 x 156 cm. Production CAC Brétigny. Courtesy de l'artiste et de LambdaLambdaLambda, Prishtina—Bruxelles.

11ⓒ *that's something bigger than myself* [c'est quelque chose qui me dépasse], 2022. 110 x 156 cm. Production CAC Brétigny. Courtesy de l'artiste et de LambdaLambdaLambda, Prishtina—Bruxelles.

Nora Turato (1991, Zagreb, Croatie) est diplômée de la Rietveld Academie (Amsterdam), de Werkplaats Typografie (Arnhem) et de la Rijksakademie (Amsterdam). Son travail parle d'une époque où le langage est séparé de sa fonction informative et les mots sont abstraits du sens. Elle a présenté des expositions personnelles à Sécession, Vienne (2021); au Centre Pompidou, Paris; au Museum für Gegenwartkunst Siegen (2020); au Musée d'art contemporain Serralves, Porto; au Beursschouwburg, Bruxelles (2019). Ses travaux ont été présentés récemment dans les institutions suivantes: au Witte de With, Rotterdam; au MACRO, Rome; à la Bundeskunsthalle, Bonn (2020); à l'Institute of Contemporary Arts, Londres; à Luma Westbau, Zurich (2019); à la Kunsthalle Wien, Vienne et au Museum of Contemporary Art Detroit (2018). Son travail a également été présenté dans le cadre d'importantes expositions collectives, notamment la Biennale de Belgrade (2021) et Manifesta 12, Palerme (2018). Nora Turato vit et travaille à Amsterdam, aux Pays-Bas. Elle est représentée par LambdaLambdaLambda, Prishtina—Bruxelles et la Galerie Gregor Staiger, Zurich.

12 Martha Rosler

Alors qu'elle est tout récemment diplômée des Beaux-Arts de l'Université de Californie à San Diego, Martha Rosler réalise *Semiotics of the Kitchen*, une vidéo en noir et blanc où l'on observe une jeune femme, l'artiste elle-même, présentant face caméra une série d'ustensiles de cuisine. Dans un dispositif minimal—un plan séquence et une caméra fixe—l'artiste décline l'alphabet au gré des objets présentés, allant de la lettre A, *apron* [la nappe], à la lettre T, *tenderizer* [l'attendrisseur]. Martha Rosler adopte le rôle d'une anti-Julia Child, célèbre cheffe américaine et animatrice de télévision, connue pour avoir introduit la cuisine française dans les foyers américains des années 1960. Mais à mesure qu'elle démont(r)e l'usage de chaque objet, le lexique ménager se transforme en un répertoire de colère et de frustration: la louche sert à jeter la nourriture, le couteau à planter plutôt qu'à couper... Dans une cacophonie de sons, et non sans humour, l'artiste s'évertue à étudier les processus de signification, c'est-à-dire de production, de codification et de communication des signes (la sémiotique) liés à l'espace domestique de domination qu'est la cuisine. Martha Rosler décrit la performance en ces termes «pendant que la femme parle, elle comme sa propre oppression», identifiant ici le langage, chargé et ordonné du quotidien, comme un objet à interroger. La vidéo s'achève sur l'artiste formant les lettres U, V, W, X, Y et Z avec son propre corps: dans une dernière tentative pour incarner le lien patent entre langage, usage et idéologie. L'artiste tente de cerner à travers les gestes ce que les mots laissent en souffrance et dont la diction ironique de l'artiste cherche à témoigner ici.

Photographe et vidéaste nord-américaine, Martha Rosler appartient en effet à une génération d'artistes qui, dans les années 1960, articule ses préoccupations artistiques à une critique des idéologies impérialistes tout en se libérant des formes académiques pour expérimenter des médiums tels que le photomontage, la vidéo ou l'installation. Qu'elles dominent les réalités socio-économiques du quotidien (le privé, la famille, le statut de la femme, les médias...) ou qu'elles dictent les actions politiques et militaires américaines comme au Vietnam, Martha Rosler s'évertue à les mettre à nu, révélant les mécanismes culturels de domination qui conditionnent les libertés individuelles et collectives.

12 *Semiotics of the Kitchen*, 1975. Vidéo, noir et blanc, son, 6 min 21 sec. Courtesy de Martha Rosler et Electronic Arts Intermix (EAI), New York.

Martha Rosler (1943, New York, États-Unis) pratique la photographie, la vidéo, l'installation et la performance, et est également auteure et professeure. Elle est diplômée des Beaux-arts du Brooklyn College en 1965, et d'une maîtrise en 1974 de l'Université de Californie. Elle enseigne à la Städelschule, l'Académie des Beaux-arts de Francfort, à l'Université Rutgers de New Brunswick dans le New Jersey et à la Mason Gross School of the Arts. En 2000, le travail de Martha Rosler a fait l'objet d'une rétrospective intitulée «Martha Rosler: Positions in the Life World», présentée au New Museum et au Centre International de la Photographie de New York, ainsi qu'en Europe, dans des villes comme Birmingham, Vienne, Lyon—Villeurbanne, Barcelone et Rotterdam. «Meta-Monumental Garage Sale», exposition solo organisée au MoMA de New York en 2012, revisite sa série d'expositions tenues dans les années 1970 qui s'intéressaient aux ventes et aux débarras américains. Les essais de Martha Rosler sont publiés dans des magazines et des catalogues, tels que *Grey Room*, *Artforum*, *Quaderns* et *Afterimage*. In, *Around, and Afterthoughts*, son essai sur le documentaire photographique écrit en 1981, est réédité et traduit en plusieurs langues. Elle a également publié des livres sur l'art et la photographie, notamment *In the Place of the Public: Observations of a Frequent Flyer* (1999), *Paul Chan/ Martha Rosler (Between Artists)* (2006) et *Decoys and Disruptions: Selected Essays 1975-2001* (2004). Martha Rosler a reçu de nombreux prix, parmi lesquels l'Anonymous Was A Woman Award, le prix Oskar Kokoschka et le Spectrum International Prize in Photography. Elle vit et travaille à Brooklyn.

13 Hannah Black

Des images d'hommes blancs, de politiciens et de personnalités médiatiques, trouvées sur internet en tapant *CEO* [PDG] dans la barre de recherche Google, se succèdent au rythme des mots «my body» [mon corps], extraits de chansons de célèbres artistes telles que Rihanna, Aaliyah, Maria Carey et Beyoncé. Les gros plans sur les bouches entrouvertes, les cols de chemise encravatés, les regards souriants renversent certains codes du *male gaze* [regard masculin], un terme employé pour mettre à jour les mécanismes du regard masculin qui fait des femmes un objet de plaisir et de désir. Dans sa vidéo, Hannah Black réutilise les mêmes techniques de cadrage scopique, convoquant une utilisation presque pornographique du corps dans une tentative pour défaire ces images du pouvoir. Elle examine ainsi la construction de notre manière de voir et de regarder via les médias, tout en convoquant l'actuelle crise de la représentation politique. Les images des corps de ceux qui gouvernent viennent s'opposer à l'expérience du corps vécue et racontée par les chanteuses, comme Beyoncé dans *Get me bodied* (2007) par exemple, dont est tiré un «my body»: «*Can you get me bodied, I wanna be myself tonight...*» y chante-t-elle, *get me bodied* ayant un double sens, argotique d'une part, «être excité-e sur la piste de danse», et politique de l'autre, «laissez-moi m'exprimer [ou être] moi-même à travers mon corps». La séquence laisse ensuite place à un paysage onirique fait de grottes marines baignées d'une musique relaxante. Un poème énigmatique se superpose aux parois rocheuses, on peut lire «tu dois comprendre ce que signifie avoir des mains des yeux des dents». L'artiste y suggère la possibilité d'un salut dans une existence cernée par les images numériques, un au-delà apaisé qui passerait par le souvenir des sensations physiques et le retour à l'expérience du corps.

Hannah Black est une artiste, écrivaine et critique. Son travail mêle différents médiums tels que la vidéo, le texte et la performance tout en s'appuyant sur un corpus critique mêlant théories féministes et afro-pessimistes. Ses vidéos et installations associent des fragments de sa propre vie ou celles d'autres personnes avec des anecdotes et des détails historiques.

13 *My Bodies*, 2014. Vidéo, couleur, son, 3 min 30 sec. Collection 49 Nord 6 Est–FRAC Lorraine.

Hannah Black (1981, Manchester) vit actuellement à New York. Elle est diplômée en art et en écriture de Goldsmiths, University of London (2013) et a participé au Whitney Independent Study Program, New York (2013-2014). Parmi ses récentes expositions individuelles et collectives, on peut citer «Beginning, End, None, Performance Space», New York (2019); «Aeter, Eden Eden», Berlin (2018); «aNXIETINA», Centre d'Art Contemporain, Genève (2018); «Some Context, Chisenhale Gallery, Londres (2017); «I need help, Real Fine Arts», New York (2017); «Small Room», mumok, Vienne (2017) et «Screens Series: Hannah Black», New Museum, New York (2016). Dans le cadre d'une collaboration performative avec le musicien Bonaventure et l'artiste/designer Ebba Fransén Waldhör, en cours depuis 2016, elle s'est produite au Centre Georges Pompidou, Paris; à l'ICA, Londres et au MoMA PS1, New York, entre autres. Elle a écrit pour un certain nombre de publications, dont *Artforum*, *Texte zur Kunst*, *Tank*, *Harpers*, *4 Columns* et *The New Inquiry*. Elle est également l'auteure de deux livres: *Life* (2017), co-écrit avec Juliana Huxtable, et *Dark Pool Party* (2015).

On appelle homonyme, un mot ayant une prononciation (homophone) et/ou une graphie identique (homographe), et par extension—c'est là ce qui nous intéresse—une personne portant le même nom qu'une autre en dehors de tout lien de parenté. Ne s'est-on pas tou-te-s déjà un jour prêté-e-s au jeu de taper son nom sur internet pour trouver son homonyme? Que ce soit par curiosité ou par excès d'égo—un peu des deux sans doute—chercher ses homonymes en ligne est quasiment devenu un néo-reflexe, un effet inédit du web et des réseaux sociaux. En se penchant sur nos homonymes, c'est souvent notre propre identité que l'on interroge, en même temps que l'on cherche à vérifier sa singularité. Lorsqu'entrant dans sa dernière année aux Beaux-Arts de Paris, Gwendal Coulon se lance dans la recherche d'homonymes, il ne part pas en quête des siens, mais plutôt de ceux d'artistes célèbres dont les œuvres jalonnent l'art contemporain et sa jeune formation. À travers la performance, la peinture, le texte, le dessin, la sculpture, la vidéo et d'autres médiums, Gwendal Coulon cultive les pas de côté, ou plutôt les pieds de nez comme il le dit lui-même. Par glissements, références et détournements, il étudie les conditions de l'acte artistique tout en y inscrivant des éléments poétiques. Loin de chercher ce qui pourrait être perçu, avec mépris, comme la copie pâle de l'Art avec un grand A, Gwendal Coulon nourrit avec cette recherche d'homonymes, un souci de sonder l'imaginaire lié à la popularité artistique et à ce qui se trame à son revers, là où la vie, et l'art, sont autres. Après avoir envoyé des centaines de mails, via Facebook et Instagram, et reçu une vingtaine de réponses, il initie un dialogue international avec Matthew Barney, Pierre Joseph, Agnès Martin, Jean-Michel Alberola, Olafur Eliasson, Tony Cragg, Francesca Woodman, Claire Tabouret, Franck Stella, Carsten Höller, Richard Deacon, Maurizio Cattelan, Laurent Grasso, Richard Serra... Avant d'être des homonymes célèbres, ils et elles sont avant tout musiciens, consultants SAP, chineurs, pianistes, cadres de la fonction publique, avocates, chasseuses de tête, touche-à-tout, réalisateurs de fan-film, mais aussi pour certain-e-s, artistes également. La vidéo présentée dans l'exposition est la bande-annonce d'un film qui retrace les rencontres de l'artiste avec ces homonymes, les échanges sur leurs parcours, cet anonymat ambigu qu'est le leur, ainsi que l'exposition (fictive) qui les a réunis. En même temps qu'il éprouve l'image de l'art et l'étiquette de l'«artiste» par la réunion avec ces «doubles», Gwendal Coulon soustrait à l'absurde et à l'humour un désir de rencontre et de lien, hors des pentes égotiques de la popularité.

14 *HOMONYMUS (teaser)*, 2022. Vidéo, couleur, son, 3 min 30 sec. Co-production de l'artiste et du CAC Brétigny.

Le travail de Gwendal Coulon, diplômé en 2019 de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, a été montré à la galerie Gaudel de Stampa, Paris (2021), à Pouch Manifesto, Clichy (2021), à la galerie des Grands Bains Douches, Marseille (2020), au Crédac, Ivry-sur-Seine (2018), à la Galerie Air de Paris (2017)... Lauréat du prix de sculpture/installation des Beaux-Arts de Paris et de la bourse Émergence de la Région Grand Est en 2020, il a intégré la collection du FRAC Poitou-Charentes à Angoulême. Ses albums sont diffusés par le label Linge Records (Montpellier).

15 Marie Lukáčová

Sur une proposition de PLATO (Ostrava, République tchèque)

Marie Lukáčová pratique la vidéo et le dessin. Ses créations filmiques récentes sont aussi le support de compositions de rap; *Pixie Bug* en est un exemple. Animée par une pensée féministe et anticapitaliste, l'artiste investit ce genre musical, encore majoritairement masculin et sexiste, de manière critique et parodique. Sa vidéo, dont le titre pourrait être traduit par «lutte contre les parasites», se déploie dans un univers de modélisation 3D—reconnaisable notamment par les lignes de construction des formes laissées apparentes. Par cette esthétique, présente dans bon nombre de ses travaux, Marie Lukáčová affirme sa volonté de ne pas chercher à reproduire un effet de réalité, malgré le potentiel de l'outil numérique. *Pixie bug* guide le-a regardeur-se dans un environnement chaotique. Sous un coucher de soleil et de lunes défile un sol jonché d'insectes qui semblent inertes. Leurs carapaces sont investies par des parasites, comme des bugs informatiques, dont le battement d'ailes est synchronisé. La vidéo mène son observateur-ice dans plusieurs scènes ayant pour constante la présence de ces «bugs» (*insectes*). Les environnements imaginés par Marie Lukáčová sont tels des visions fantasques et glaçantes de désastres naturels. La métaphore de l'insecte-bug informatique exprime le lien inextricable entre l'environnement physique et l'environnement virtuel, leur interdépendance et leurs influences réciproques. À travers ses films, l'artiste transforme des symboles empruntés aux domaines de la politique, de la mythologie, de la géologie et des sciences. Les symboles se déplacent et traversent différentes strates temporelles et spatiales, abordant la préoccupation d'un avenir incertain dans des récits et une poésie nourrie de musique rap.

16 *Pixie Bug*, 2019. Vidéo, couleur, son, 3 min. Courtesy de l'artiste.

Marie Lukáčová (1991, République tchèque) vit et travaille à Prague. Elle est l'une des fondatrices du groupe féministe *Fourth Wave* qui a lancé le débat public sur le sexisme dans les universités en 2017. Parmi ses expositions récentes, on peut citer: «Undercurrent», New York (2021); «Dzherello», Kiev (2021); «Artwall», Prague (2021); «Rondo Sztuki», Wrocław (2021); ou ses expositions à venir à la Fondation Elizabeth, New York (2022) et à la Biennale de Prague (2022). Ses films ont été récompensés au festival des courts métrages d'Oberhausen (2020) et au festival du film documentaire Ji.hlava, République tchèque (2020), ainsi que présentés au festival du film d'Édimbourg, en Écosse (2021) et au festival du court métrage d'Oberhausen, Allemagne (2021). Depuis 2019, elle fait partie de l'Académie du cinéma de Prague, où elle dirige l'un des studios d'art vidéo.

16 Santiago Mostyn

Delay est une vidéo réalisée en 2014 par Santiago Mostyn, dans laquelle l'artiste se met lui-même en scène. On l'y voit se déplacer et danser dans les rues de Stockholm, sa ville de résidence. Ces moments de déambulation nocturne sont entrecoupés d'interactions entre l'artiste, un étranger, et des inconnu-e-s, des locaux. Sur une musique du duo Slow Wave, le film montre Santiago Mostyn caressant les joues d'individus qu'il croise sur son chemin, adaptant son rythme aux leurs. L'artiste se demande comment accepter la place qui lui est attribuée dans la société suédoise, en tant que personne racisée qualifiée parfois «de couleur». En proie au racisme ambiant du pays, il dénonce et cherche une réponse à cette violence quotidienne. À travers le toucher et une certaine tendresse, l'artiste vient à la rencontre des passant-e-s et des client-e-s de cafés, semant le trouble chez eux-elles. La subtilité de ses gestes fait basculer la situation. L'artiste expose dans sa vidéo diverses réactions et la perplexité des hommes et femmes face à cette douceur inattendue est perceptible. Ces caresses seraient-elles menaçantes?

««La vie dans la rue à Stockholm est basée sur le principe de l'évitement. Première règle: évitez de vous trouver dans la rue, sauf en cas de nécessité [...]. Deuxième règle: si vous êtes dans la rue, évitez le contact avec d'autres personnes [...]. Le contact accidentel d'un corps avec un autre est quelque chose d'embarrassant, de légèrement désagréable, qu'il vaut mieux traiter comme s'il n'avait pas eu lieu du tout.»—Susan Sontag

Quand Susan Sontag a écrit «Lettre de Suède», sa critique cinglante de 1969 d'une société qu'elle avait qualifiée de «pathologique», le pays était au sommet de sa gloire en tant que démocratie libérale socialement solidaire. De nos jours, le modèle nordique de protection sociale universelle et de syndicats puissants apparaît au citoyen moyen comme un cadre nostalgique et l'économie de marché est de plus en plus considérée comme la voie vers un avenir stable. Malgré ce changement, le tempérament suédois est resté remarquablement constant au cours de ces décennies, et par conséquent, la Suède a eu du mal à ajuster l'image qu'elle a d'elle-même, afin d'inclure le grand nombre d'immigrants non-chrétiens de couleur qui, aujourd'hui, considèrent le pays comme leur chez-soi. Écrivant après les élections de 2010 en Suède, les chercheurs spécialisés dans les questions raciales, Tobias Hübinette et Catrin Lundström, ont exposé la situation de manière plus succincte: «Le fait d'avoir détenu le titre de pays le plus progressiste et le plus libéral de gauche au monde, combiné à la perception que la Suède a d'elle-même comme la nation la plus homogène et la plus pure des nations blanches sur le plan racial, constitue une double contrainte qui rend presque impossible de transformer la nature suédoise en quelque chose qui accepterait également les personnes de couleur.»

Comment assumer—non seulement en tant qu'artiste mais en tant qu'«artiste de couleur»—ma place dans cette société que je considère maintenant comme mon chez-moi? C'est la question qui me préoccupe. Plus encore que la question récurrente—*combien de temps vas-tu rester en Suède?*—que mes nouvelles connaissances me posent et qui masque leur supposition que je devrais un jour quitter le pays. Et plus encore que celle de savoir comment réagir au salut nazi de fin de soirée que l'on brandit occasionnellement dans ma direction ou à la myriade d'injures et d'offenses qui m'ennuient au quotidien.

La première réaction est, bien sûr, de répliquer. La brusquerie d'une réaction violente semble juste sur le moment; elle semble pouvoir faire passer quelque

chose. Mais est-ce vraiment provocateur, en fin de compte, de réagir exactement comme s’y attendent tous ces visages vides? Pourquoi leur permettre de *me* caser dans cette catégorie? Le lien que je repousse et désire à la fois, ce nébuleux «sentiment d’appartenance», est plus nuancé que tout ce qu’un poing serré pourrait provoquer. Il va de l’étranger craintif jusqu’au mâle alpha suédois—avec ses cheveux coiffés en arrière et sa veste de sport nettoyée au pressing pour les conquêtes du vendredi soir—, et arrive à se manifester dans la légèreté et la simplicité d’un toucher.»

Santiago Mostyn

Publié pour la première fois sur www.creativetimereports.org en 2014

Traduction: Philippe Farah

⑩ *Delay*, 2014. Vidéo monocal, 4 min. Avec une musique de Slow Wave (Susana Jablonski et William Rickman). Courtesy de l’artiste et de Andréhn-Schiptjenki Stockholm—Paris.

Santiago Mostyn (1981) produit des films, des installations et des performances qui testent le fossé entre des sphères culturelles disparates, déployant un processus intuitif où se nouent une connaissance et une histoire ancrées aussi bien dans les corps que dans la raison. Basé en Suède, il entretient des liens étroits avec le Zimbabwe et Trinité-et-Tobago, ses pays d’origine. Son travail a été exposé aux États-Unis, en Europe et en Afrique dans des lieux tels que les 12e Rencontres de Bamako (2019), l’Institut Suédois à Paris (2019), la Biennale de Göteborg (2017), le Moderna Museet à Stockholm (2016), la Kunsthall Stavanger (2014), et Performa13 à New York. Ses récentes expositions personnelles incluent «Your Shadow is a Mirror», Andréhn-Schiptjenko, Stockholm (2021), «Santiago Mostyn», Künstlerhaus Bethanien, Berlin (2021) et «Grass Widows», Southern Alberta Art Gallery, Lethbridge, AB (2020). Ses expositions de groupe incluent «Swimming Pool—Troubled Waters», Künstlerhaus Bethanien, Berlin (2021), «We Are Noth Myths: Opacity Across Difference», Art Hub Copenhagen (2021) et «Atlas of Mediterranean Liquidity», CDA Holon, Tel Aviv (2021), entre autres. Santiago Mostyn a été co-commissaire de «Moderna Exhibition 2018: With the Future Behind Us», un projet à grande échelle que le Moderna Museet présente une fois tous les quatre ans en Suède. Ses œuvres sont notamment présentes dans les collections du Moderna Museet (Stockholm); du Albright-Knox Museum (Buffalo, États-Unis) et de Statens konstråd, une agence d’art public en Suède.

⑩ Zeyno Pekünlü

L’œuvre *How to properly touch a girl so you don’t creep her out?* présentée dans le cadre de cette exposition est constituée de *found footage* de vidéos les plus populaires trouvées sur YouTube lorsqu’on tape «*How to pick-up a girl?*» [Comment draguer une fille?] dans la barre de recherche. Des «coachs de vie» auto-proclamés et des *PUA* (*Pick-up-Artists*, c’est-à-dire ceux qui font de la drague un art) partagent leurs «connaissances» sur les femmes et sur le domaine de la drague pour inspirer d’autres hommes à séduire les femmes. Les vidéos sources reprennent le format du tutoriel, extrêmement populaire sur YouTube, grâce auquel les internautes peuvent apprendre à développer des compétences telles que le maquillage, le bricolage, la cuisine... Néanmoins, ce format, avec des consignes rigides, n’est-il pas inadapté au domaine des relations sociales, qui requièrent justement de la spontanéité? Le montage de l’artiste met d’ailleurs en avant ironiquement les incohérences des conseils prodigués en juxtaposant des vidéos donnant des conseils contradictoires. Ces vidéos, vues et partagées des millions de fois sur les réseaux sociaux et supposées décrire les femmes et leurs envies, révèlent en réalité ce que ces hommes hétérosexuels considèrent être l’incarnation de la masculinité. On y découvre leur vision et leur vécu d’une masculinité qui se doit d’être conquérante, dans une extrême maîtrise et dans l’expression d’une certaine supériorité par rapport aux femmes. Dans notre époque, marquée par le mouvement #MeToo, cette vision machiste et stéréotypée paraît datée, loin d’une pluralité d’expressions de genre nées d’une multitude d’hommes aux personnalités et envies variées que l’on peut retrouver dans d’autres médias contemporains. Ainsi, l’œuvre incite le-la spectateur-ice à réfléchir aux normes générées par les réseaux sociaux et aux pratiques toxiques perpétuées par l’entre-soi qu’ils entretiennent.

Dans son travail principalement vidéographique, Zeyno Pekünlü explore en effet l’expression des identités et des rôles fragiles qui nous sont assignés par la société dans les comportements collectifs mais aussi au niveau individuel en se penchant sur leur impact dans la sphère intime/privée. Elle s’intéresse notamment aux questions de pouvoir et de domination liées aux identités de genre et à la construction des concepts de masculinité et féminité.

⑩ *How to properly touch a girl so you don’t creep her out?*, 2015. Vidéo, couleur, son, 19 min. Courtesy de l’artiste et de la galerie Sanatorium.

Zeyno Pekünlü (1980, Izmir, Turquie) a obtenu son master à l’Université de Barcelone et son doctorat à l’Université des beaux-arts Mimar-Sinan d’Istanbul. Elle est basée à Istanbul et dirige actuellement le programme de production et de recherche de la Biennale d’Istanbul (ÇAP) pour les jeunes artistes et chercheurs. Elle fait partie du comité de rédaction de la revue en ligne Red Thread, est membre de l’Institute of Radical Imagination et cofondatrice de KIRIK. Ses expositions importantes comprennent: Eva International Biennial (2021), «Once Upon a Time inconceivable», Protocinema, Istanbul (2021), «This Place», YKKS, Istanbul (2020), «Artists in Quarantine», The museum confederation L’Internationale (2020), «Institute for New Feeling», Artist Film International/White Chappel Gallery/Hammer Museum/MAAT/Istanbul Modern Museum (2016-2017), «Zeyno Pekünlü», SALT Ulus (2016), «Istanbul: Passion, Joy, Fury», MAXXI Museum, Rome (2015), «Salt Water», 14e Biennale d’Istanbul (2015), «Neither Back Nor Forward: Acting in the Present», Jakarta Biennale (2015), «Every Inclusion is an Exclusion of Other Possibilities», SALT Beyoglu, Istanbul (2015), «Sights and Sounds: Turquie», Musée juif, New York (2015). Elle est représentée par la galerie Sanatorium.

18 Līga Spunde

Sur une proposition du Latvian Centre for Contemporary Art (LCCA, Riga, Lettonie)

Dans sa vidéo *Dialogues*, Līga Spunde met en scène à travers différentes séquences un couple qui discute face à face d'un ton léger et détaché, l'un à distance de l'autre. Sur un parking vide et ensoleillé, aux abords d'une route au petit matin, ou la nuit, une jeune femme demande à son petit ami quand il passera à l'action. Sans que l'on comprenne de quoi elle parle, elle le questionne sur le sérieux de sa démarche, l'encourage à se dépêcher, l'incite à chercher un lieu et insiste pour avoir une date. La conversation, qui semble être une banale discussion de couple sur la procrastination, alterne entre rires, déclarations d'amour, conseils et reproches. Finalement, le jeune homme agira la nuit, quand tout le monde dormira, dans son camion sur un parc de stationnement ou sur la plage. Līga Spunde a écrit les dialogues à partir des textes documentaires de «l'affaire du suicide par texto». En 2014, l'américain Conrad Henri Roy alors âgé de 18 ans s'est donné la mort en s'empoisonnant avec des émanations de monoxyde de carbone dans son camion sur un parking dans le Massachusetts. Sa petite amie, Michelle Carter, âgée de 17 ans à l'époque, l'a encouragé à se suicider par SMS. L'affaire, qui représente l'un des premiers cas dans l'histoire où une personne est condamnée à une peine de prison pour un meurtre commis par texto, a attiré l'attention internationale. Par sa vidéo *Dialogues*, Līga Spunde montre comment nos moyens de communication peuvent être utilisés à la fois pour véhiculer tendresse, affection et encouragement, mais aussi comme des armes capables de mener à l'irréversible.

Līga Spunde conçoit des installations multimédias qui mêlent vidéo, sculpture, peinture, impression et dessin digital, et où les histoires personnelles s'imbriquent étroitement à une fiction soigneusement construite. Elle y tisse des récits où des personnages tirés du réel, souvent reconnaissables, se confondent avec ses propres expériences et histoires personnelles.

18 *Dialogues*, 2019. Vidéo, couleur, son, 8 min 16 sec. Courtesy de l'artiste.

Līga Spunde (1990, Riga) est diplômée en 2016 du département de communication visuelle de l'Académie des arts de Lettonie. Elle a participé à diverses expositions individuelles et collectives en Lettonie et à l'étranger: «Being Safe Is Scary», Survival Kit 11, Latvian Center for Contemporary Art, Riga (2020); «When Hell Is Full, the Dead Will Walk the Earth», Kim? Centre d'art contemporain, Riga (2019); «Melos», Creative Art Space, Arsenāls, Musée national d'art letton, Riga (2019); «Champs-Élysées», Galerie 427, Riga (2019); «Interlude» en coopération avec Alvis Misjuns, Riga Circus, Riga, «Screen Age I: Self-Portrait», Biennale de photographie de Riga, RMT, Riga (2018); «NNN», Musée national d'art letton, Riga (2017); «Free French Fries», Galerie Komplot, Belgique (2017) et «Disappearance is a trick», Festival Fotopub, Slovénie (2016).

19 Qingmei Yao

Sur une proposition de sandwich (Bucarest, Roumanie)

Tournée sur un plateau de théâtre, la vidéo *Chameleon* montre un «magicien politicien» mimant un discours politique mêlé à des tours de magie. L'homme, en smoking gris, est assisté par deux femmes habillées de costumes blancs, l'une portant une cravate bleue, l'autre une rouge. L'effet des numéros se mélange à l'incrustation de montages, ostensiblement remarquables, dans la vidéo. Les déplacements des trois personnages sont chorégraphiés, les deux femmes se mouvant de façon symétrique. Le titre renvoie au protagoniste qui mène un débat dans lequel il change sans cesse de couleur, et ainsi d'opinion, tel un caméléon. Son visage est tantôt peint en bleu, tantôt en rouge, selon son profil; les couleurs se référant à l'image de deux partis politiques opposés. Le travail de Qingmei Yao caricature le langage corporel et la symbolique des gestes des meetings politiques, à travers un registre décalé, humoristique et critique. Par ce déplacement, l'artiste met en exergue, voire met à nu, les mécanismes de la rhétorique. Conçue au lendemain des élections de 2017, comment recevoir cette vidéo aujourd'hui, à la veille des présidentielles où d'aucun-e-s se revendiquent n'être ni rouge ni bleu, ni de droite ni de gauche?

Qingmei Yao utilise fréquemment la performance dans son travail, mettant en scène des interventions dans l'espace public qui viennent perturber le temps d'un instant une réalité et un environnement. Elle porte une attention particulière à la manière dont des gestes métaphoriques et symboliques prennent ou perdent leur pouvoir, sont détournés, déplacés et décontextualisés. L'humour joue un rôle important dans son travail.

19 *Chameleon*, 2018. Vidéo, couleur, son, 9 min 40 sec. Courtesy de l'artiste.

Qingmei Yao (1982, Wenzhou, Chine) a obtenu un DNSEP avec les honneurs de la Villa Arson à Nice en 2013, et a été lauréate du «Prix spécial du jury» au 59e Salon de Montrouge en 2014, du Prix «Young Chinese Artist of the Year» en 2017 et du Prix Jeune Création de Paris en 2018. Ses principales expositions personnelles incluent: «YAO Qingmei: The Burrow», Magician Space, Pékin (2021); «Le rêve tétrachromatique des dichromates», Galerie Liusa Wang, Paris (2018); «Le commerce de la parole», Atelier Blanc, Villefranche-de-Rouergue (2018); «The Ecdysiast», Magician Space, Pékin (2017); «Professeur Yao», OCAT Xi'an, Chine (2016); «One Hour Occupy Parking Lot», Galerie Paradis, Nantes (2015); «Qingmei Yao», Palais de Tokyo, Paris (2014). Elle a participé à de nombreuses expositions collectives dans des institutions telles que: la Whitechapel Gallery (Londres), Para Site (Hong Kong), le Guangdong Times Museum (Chine), l'Herziya Museum of Contemporary Art (Israël), le Stedelijk Museum Amsterdam et CAFA Art Museum, Center pour l'Art Contemporain Chinois (Manchester). Elle vit et travaille actuellement à Wenzhou et à Paris.

Performances extérieures

⑩ Thomas Geiger

Thomas Geiger, en résidence à la Cité internationale des arts, est invité à réaliser deux nouvelles occurrences de son projet *Kunsthalle3000*. Depuis 2016, l'artiste a déployé cette institution artistique itinérante dans les villes de Vienne, Paris, Johannesburg, Genève, Beyrouth, Nice et Langenhagen. Le titre du projet renvoie à un type de musée municipal dont le but est de rendre l'art accessible à tous et à toutes. L'artiste invite à expérimenter différemment des espaces publics, à investir certains lieux de passage parfois délaissés et à les occuper momentanément à travers des performances, des rencontres, des situations à vivre à plusieurs. Il en révèle ainsi tout le potentiel populaire. Dans le cadre de «The Real Show», Thomas Geiger s'intéresse au contact social, à une époque où l'on se voit précisément obligé-e-s de l'éviter. Ces interventions dans la sphère publique permettent également d'interroger l'impératif actuel qui pèse sur les centres d'art: produire des actions hors-les-murs dans des endroits plus usuels et utilitaires qu'eux, notamment l'espace public, lui-même de plus en plus régulé.

Le Pigeon

Vendredi 28 janvier

Au marché du soir de Brétigny-sur-Orge, boulevard de la République

Thomas Geiger invite un pigeon, figure qui parcourt la ville comme nulle autre, dans les rues de Brétigny-sur-Orge. Le pigeon ira à la rencontre des habitant-e-s pour leur faire part de sa vision de l'espace public et leur inspirer une autre utilisation de l'espace public. L'artiste s'inspire pour cette intervention de Diogène qui vivait sur une place publique, prétendument comme un animal et qui montrait ainsi aux passant-e-s les contraintes qu'ils et elles s'imposaient en tant qu'êtres humains.

Les Chaises

Mercredi 9 février

Dans le cadre de l'évènement «Ateliers ouverts: Pratiques ralenties», 18h-21h, à la Cité internationale des arts, Paris

Thomas Geiger installe trois chaises de bureau dans la rue, aux alentours de la Cité internationale des arts à Paris: celle de la directrice du CAC Brétigny, celle de la commissaire invitée et celle de l'assistante curatoriale de l'exposition «The Real Show». Pendant une durée de 3 heures, l'artiste invitera les passant-e-s à occuper l'un de ces postes pendant au moins une heure. En s'asseyant sur l'une des chaises, ils et elles incarneront symboliquement l'un de ses métiers et seront rémunéré-e-s en fonction du salaire horaire de la fonction qu'ils et elles représentent.

⑩ *Kunsthalle3000*, 2022. Performances participatives. Production CAC Brétigny, avec le soutien de la Cité internationale des arts, du Forum Culturel Autrichien et de la Chancellerie fédérale (Bundeskanzleramt, BK).

Thomas Geiger (1983, Allemagne) est un artiste interdisciplinaire vivant à Vienne. Ces dernières années, il a réalisé des projets avec, entre autres, la Biennale de Fribourg (2021), la Kunsthalle de Vienne (2020), Wiener Festwochen (2020), steirischer herbst, Graz (2019, 2020), Ausstellungsraum Klingental, à Bâle (2020), le Museo del Arte Contemporaneo de Santiago du Chili (2020), Kunstverein Langenhagen (2019), Delhi Projects & Museum Tinguely à Bâle (2018), Despacio à San José (2018), la Fondation d'entreprise Pernod Ricard à Paris (2017). Thomas Geiger est co-fondateur de la maison d'édition Mark Pezinger Books.

⑪ Zoé Philibert, avec Théo Hillion et Zoé Pautet

Dans le cadre de «La beauté du geste» au Théâtre Brétigny

L'artiste Zoé Philibert est invitée à présenter une performance dans le cadre de «La beauté du geste», organisée par le Théâtre Brétigny, et de l'exposition «The Real Show» du CAC Brétigny. «La beauté du geste» invite chaque année un chorégraphe, ici Vincent Thomasset, à réunir des artistes pour performer autour de gestes singuliers issus de métiers d'habitant-e-s de Cœur d'Essonne Agglomération. Inspirée de l'imaginaire lié aux manipulations et postures fonctionnelles d'un tireur photographique, Zoé Philibert proposera une performance-lecture qui sera interprétée par Théo Hillion et Zoé Pautet.

Zoé Philibert, avec Théo Hillion et Zoé Pautet, une production Théâtre Brétigny:

Samedi 16 avril

Dans le cadre de «La beauté du geste» du 12 au 17 avril au Théâtre Brétigny

Détail de la programmation et réservation sur theatre-bretigny.fr

Zoé Philibert (1991, Albi) vit et travaille à Montreuil. Diplômée en 2016 de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy (ENSAPC), Zoé Philibert écrit des textes auxquels elle donne des formes graphiques et/ou performées. À travers la poésie, le manifeste, la punchline, la fanfiction, elle s'intéresse à des formes d'écriture codifiées et à des registres qu'elle transforme. Les rapports de groupe, de team, de club traversent l'ensemble de ses projets. En tant que sujet dans la web-série Wafa qui met en scène une bande de gigoteur-euse-s en quête d'un nouveau mouvement, la lecture-performance *Caramel* dans laquelle un chien domestique amorce une révolution canine ou le roman en cours d'écriture *Club Pamplemousse* dans lequel on traîne avec un groupe d'adolescentes sursapées. En tant qu'expérience de travail avec notamment la revue *Nioques* depuis 2015, le projet *Attitudes* avec Lina Schlageter, la compagnie de danse *La Verbe* avec Théo Hillion et Zoé Pautet, le projet de commissariat-ameublement *La liste de naissance pour le café culturel Collective* à Aubervilliers, le collectif de chercheurs et artistes *la Lecture-artiste* et enfin le projet «ELGER» avec le CAC Brétigny. Elle s'invente également des clubs imaginaires pour dialoguer avec d'autres artistes vivant-e-s ou mort-e-s, ce qui donne lieu à des fanfictions comme *Chaulapin*, recueil de fanfics sur des rappeur-euse-s francophones ou encore *Agnès et Guy*, conférence performée avec Raymond Roussel, Guy de Cointet, Jane Birkin et Agnès Varda. Depuis 2018, elle mène plusieurs projets avec de jeunes publics (Création en cours, Orange Rouge, «ELGER» au CAC Brétigny) et enseigne les arts plastiques à l'école élémentaire.

Rendez-vous

Jeudi 20 janvier, 17h-19h
Visite pédagogique

Découverte des activités proposées pour les groupes et les publics scolaires à travers une visite de l'exposition «The Real Show» et «J' préfère quand c'est réel». Pour les enseignant.e.s de maternelle, du primaire et du secondaire, les animateur.rice.s, les éducateur.rice.s et les associations.

Inscription: reservation@cacbretigny.com | +33 (0)1 60 85 20 76

Mercredis 26 janvier, 16 février et 6 avril, 16h30
Atelier de pratique artistique
«#toktokdanse» (dès 3 ans)

Après une visite de l'exposition en compagnie de la médiatrice, le groupe effectue un petit échauffement corporel afin de se préparer à une petite chorégraphie sur le principe de la chaîne de gestes. Chaque participant.e propose un mouvement qui vient s'ajouter à ceux des autres, initiant ainsi une danse collective mobilisant la mémoire et l'inventivité.

Inscription: reservation@cacbretigny.com | +33 (0)1 60 85 20 76

Vendredi 28 janvier
Performance
Thomas Geiger / *Kunsthalle3000, Le Pigeon*

Dans le cadre de son projet *Kunsthalle3000*, Thomas Geiger propose une performance au marché de Brétigny-sur-Orge, boulevard de la République. Avec l'aimable autorisation de la Ville de Brétigny-sur-Orge.

Mercredi 2 mars, 16h30
Atelier de pratique artistique
«#àlaune» (dès 8 ans)

Lors de la visite de l'exposition et de la découverte des œuvres, les participant.e.s sont amené.e.s à échanger avec la médiatrice autour des thèmes de l'information, de la désinformation et des fake news. Ils et elles sont ensuite invité.e.s à imaginer et fabriquer la une d'un journal: avec ses gros titres, son bandeau, ses clichés, ses textes et leur chapô.

Inscription: reservation@cacbretigny.com | +33 (0)1 60 85 20 76

Samedis 5 février et 12 mars, 15h-16h30
Atelier de pratique artistique en famille, suivi d'un goûter
«#flashinfo» (dès 3 ans)

Après une visite de l'exposition, parents et enfants écrivent, réalisent et tournent leur propre mini-JT. Ensemble, ils écrivent les actualités du jour, pour ensuite mettre en scène leur émission qu'ils tourneront en un plan séquence sur un fond vert comme des pros!

Inscription: reservation@cacbretigny.com | +33 (0)1 60 85 20 76

Jeudi 3 février, 19h
Projection et conversation
«I want to be loved by you: Populaire, c'est-à-dire?»,
Sidequel de «The Real Show» au 49 Nord 6 Est-FRAC Lorraine, Metz

Projection d'un «best-of» des vidéos de la collection du 49 Nord 6 Est-FRAC Lorraine, suivie d'une conversation avec Thomas Geiger, artiste, *Kunsthalle3000*, Fanny Gonella, directrice, et Agnès Violeau, curatrice, du 49 Nord 6 Est-FRAC Lorraine, et Céline Poulin, directrice du CAC Brétigny. «The Real Show» est un projet capillaire, il se décline en *sidequel*, épisode parallèle à l'exposition, pendant une soirée de projections suivie d'une conversation, explorant la notion de popularité et ce que le terme soulève au sein d'un lieu d'exposition.

Renseignements: info@fraclorraine.org | +33 (0)3 87 74 20 02

Mercredi 9 février, 18h-21h
«Ateliers ouverts: Pratiques ralenties»
à la Cité internationale des arts, Paris

«Ateliers ouverts: Pratiques ralenties» est un rendez-vous hebdomadaire proposant un parcours de visites d'ateliers d'artistes en résidence à la Cité internationale des arts. Cette session est curatée par Agnès Violeau et Céline Poulin assistées d'Ariane Guyon, accompagnée de la performance *Les Chaises* de Thomas Geiger / *Kunsthalle3000*.

Cité internationale des arts, 18 rue de l'Hôtel de ville, 75004 Paris

Jeudi 17 mars, 11h30 et 12h30
Visite ados
«CAC, tomates, oignons»

Spécialement adressée aux élèves des établissements aux alentours du centre d'art, «CAC, tomates, oignons» est une visite ayant lieu sur le temps de la pause déjeuner, entre deux cours. Après une visite de l'exposition accompagnée de l'équipe de médiation, les participant.e.s sont convié.e.s à partager leurs impressions autour d'un casse-croûte. Entrée libre et gratuite.

Samedi 19 mars
TaxiTram

Visite des expositions avec l'équipe du centre d'art. TaxiTram en partenariat avec la Maison populaire à Montreuil à l'occasion de «Aquarium», une exposition d'Elsa Vettier, premier volet du cycle *The Artificial Kid*.

Renseignements: +33 (0)1 53 34 64 43 | taxitram@tram-idf.fr

Samedi 26 mars
Talk-show en ligne
The Big Conversation Space, *The Talking Cure*

The Big Conversation Space (Clémence de Montgolfier & Niki Korth) propose un talk-show en ligne. L'émission sera basée sur un Questions/Réponses avec des invité.e.s essayant de répondre aux interrogations et commentaires du public qui se seront accumulés sur les réseaux sociaux pendant la durée de l'exposition. En direct sur YouTube.

Samedi 16 avril
«La beauté du geste» au Théâtre Brétigny
avec Zoé Philibert, accompagnée de Théo Hillion et Zoé Pautet

Confiée cette saison à Vincent Thomasset, cette édition mettra en lumière des gestes très singuliers, souvent méconnus. Ils et elles sont horloger, chef d'orchestre, monitrice d'équitation, topographe, tireur photo ou femme au foyer. Les artistes Daphné Biiga Nwanak, Mirte Bogaert, Lorenzo De Angelis, Martine Pisani, Zoé Philibert et Vincent Thomasset consacreront une soirée complète en leur honneur.

Détail de la programmation à venir et informations sur theatre-bretigny.fr

The Talking Cure et *ASK ADDOLEY + ANNA* se déploient aussi en ligne pendant toute la durée de l'exposition, détails des diffusions sur notre site internet.

«J' préfère quand c'est réel», Safouane Ben Slama, au Théâtre Brétigny
04.01—16.04.22

Dans le cadre du cycle «La Vie en Rose» (janvier—avril)

J'ai été particulièrement touchée que Safouane Ben Slama accepte l'invitation. Cela faisait longtemps que je fantasmais un travail photographique dans le 91. J'avais une envie sincère et nécessaire d'images de l'endroit où j'ai grandi, n'ayant jamais reconnu ma réalité dans celles qui étaient médiatisées.

«J'essaye d'éviter de renvoyer à des «pseudo-codes» de la banlieue, c'est hyper tentant parce que ça te renvoie à quelque chose de très concret, mais c'est aussi une diversion, une imitation du réel. C'est donner une image déjà préconçue.

Dans ces images, y'a beaucoup de vert. C'est quelque chose qui me plaît beaucoup dans ces photographies. Y'avait le soleil, mais aussi la verdure. Ce n'est pas ce qu'on s'imagine comme fond, comme décor de la banlieue parisienne. On s'imagine du gris, mais en fait on voit bien que c'est toujours vert. C'est une des couleurs qui domine clairement.»—Safouane

La manière de travailler de Safouane correspond très justement à l'Essonne qui est un vaste terrain à explorer. Il faut passer du temps à traîner, à flâner et à rencontrer ceux et celles qui habitent ses espaces. C'est très clairement ce qui caractérise la pratique de l'artiste qui porte une attention particulière à la beauté d'un moment simple et furtif, celui d'un geste, d'un regard ou d'un rayon de soleil.

«Parfois, j'avais l'impression d'être un personnage de science-fiction qui remontait le temps et qui devait intervenir mais sans que personne le capte. Il ne fallait rien toucher sinon t'avais un chamboulement dans le futur. Et bah, c'est exactement ce que je ressens. Je me disais «là il se passe un truc de ouf, il faut que j'intervienne mais faut que ça soit très bref et sans douleur» tu vois? Sans le dénaturer, pour que la magie de l'instant ne disparaisse pas.»—Safouane

Safouane a passé quatre mois à enquêter, essayant de capturer le réel en mouvement. Faire usage de l'appareil photographique n'est pas anodin, c'est un médium qui a l'ambiguïté de prétendre fixer un instant: témoignage du visible, il n'en fait qu'une rapide esquisse. La ruse pour déjouer le manque de nuance de la photographie, a été d'intégrer directement la rue, de s'identifier à elle, pour tenter d'éviter le piège d'une vision utopique.

«Ce qui est intéressant, c'est que ça a été fait dans la rue. C'est pas moi qui suis dans un studio photo et qui choisis délibérément les modèles. J'ai fait des choix bien sûr, mais j'ai fait avec ce qui s'est présenté à moi aussi. Je n'invente pas ces scènes, je les choisis.

Et c'est ce que je trouve intéressant: c'est une réalité. C'étaient des moments concrets, bien réels.

J'ai senti vraiment qu'il y avait un truc qui était déjà-là. Ce que j'ai fait, c'était le faire émerger. En réalité, c'était déjà-là, cette tendresse-là, cette attention aux autres. Même ce qui n'est pas dans l'image est «tendre»: la manière dont les choses se sont faites, la rencontre.»—Safouane

J'ai l'impression que les images de Safouane ont mis le doigt sur ce que je ressens très intensément quand je repense à ma jeunesse dans le 91. À mon sens, il a réussi à montrer

une générosité, une solidarité qui émane des moments de réunion et de ce qu'il y a d'optimiste et de joyeux dans le fait d'être ensemble. Les images naissent d'une négociation entre le photographe et ceux et celles qui sont photographié-e-s, collaborant et prenant en compte des envies réciproques.

«C'étaient des moments très généreux. Quand je parlais, j'avais l'impression de faire comprendre l'intention, ça les touchait. Par exemple, les filles que j'ai rencontrées à Étampes étaient super enthousiastes quand je leur parlais de micro-gestes, d'attention. Je sentais qu'il y avait une vraie envie. Peut-être que j'ai réussi à formuler ce truc-là, mais en fait ça existait avant même que j'apparaisse. Les gens avaient envie de ça. C'est un truc qui était à l'état gazeux, un peu là en mode vapeur, invisible, mais dont on avait le pressentiment.

Moi ce qui m'intéresse c'est d'extraire des éléments du réel pour essayer de le réenchanter, le réenchanter en le montrant. De dire que dans la réalité, à telle heure, etc., il s'est passé ça. Ça a existé. C'est hyper précieux. C'est une espèce de mémoire collective à forger. Il faut réinvestir la mémoire et l'imaginaire collectif.»—Safouane

L'exposition met en lumière la jeunesse du département qui investit largement les espaces publics et en fait des lieux de sociabilité. Loin de proposer un portrait exhaustif des essonnais, les images témoignent d'une recherche en cours de Safouane. Celles-ci ouvrent sur les possibilités de nouvelles représentations, suggérant tout ce qu'il reste encore à montrer de l'Essonne.

Camille Martin
Commissaire de l'exposition

Safouane Ben Slama a étudié la philosophie et est diplômé du master Science et métiers de l'exposition à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Au fil de ses déambulations et voyages, il développe un rapport spontané et autodidacte à la photographie. Naviguant dans des contextes urbains et périurbains, sa pratique tend à révéler les gestes et marques des corps dans ces territoires. En 2021, il a mené un atelier dans le cadre du programme «Voir c'est croire, la preuve par l'image?», porté par LE BAL / La Fabrique du Regard. Il a participé à «Répliques Imaginaires» au 62^e Salon de Montrouge (2017), en association avec le Mois de la Photo du Grand Paris et collabore régulièrement avec les magazines *Vice*, *i-D* ou *Dazed & Confused*.

Camille Martin est responsable de production au CAC Brétigny. Après une licence en histoire de l'art à l'Université Paris Nanterre et ses expériences de médiation aux Rencontres d'Arles et à la maison rouge, elle est admise au sein de la formation curatoriale de l'Université Rennes 2 où elle s'initie aux postes de chargée de production et de commissaire d'exposition avant d'intégrer l'équipe du centre d'art. En 2019, avec Cathy Crochemar, elles créent le collectif commizariat qui pense pour la jeune création contemporaine des cadres de monstration festifs et populaires.

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

«[Les gestes 🤞👉] étaient utilisés au cirque pour ordonner la mort ou la grâce des combattants; le pouce tourné vers le bas: la mort.»—Bruno Munari, *Supplément au dictionnaire italien*, Mantova, Corraini, 1963, p.21

Si la signification des gestes 🤞👉 dans la Rome antique fait aujourd'hui débat, les pouces tournés vers le haut 🤞 ou vers le bas 👉 font désormais partie des représentations quotidiennes du «populaire» sur les réseaux sociaux et plateformes numériques, au côté de la flèche vers le haut ou vers le bas ⬆️⬇️, du cœur 📍❤️, de l'étoile ✨, de la coche ✅✔️, ou encore de la note de 0 à 10. Forme ascendante ou descendante de la popularité, le 🤞 est d'abord introduit par le réseau social Facebook en 2009. L'année suivante, 🤞👉 deviennent tous deux disponibles en tant qu'emoji avec l'Unicode 6.0 et font partie d'un ensemble de plus d'une trentaine de gestes manuels. On a tou-te-s l'habitude de voir ces signes sous forme de «bouton Like» activable en cliquant ou en tapant du doigt, parfois accompagnés d'un nombre permettant de quantifier cette popularité, mais nous ne les voyons que rarement hors contexte et à une échelle démesurée.

* En résidence au CAC Brétigny, Charles Mazé & Coline Sunier sont en charge de l'identité graphique du centre d'art, conçue comme un espace de recherche au long cours. L'ABCC du CACB est un abécédaire composé de lettres et de signes collectés à Brétigny et dans le département de l'Essonne, ou choisis en relation avec le centre d'art, son programme et ses artistes invités. Ce corpus prend la forme d'une typographie intitulée LARA, dont certains signes sont activés, un par un, sur les supports de communication, considérés comme des espaces de publication et de diffusion de la recherche. En associant des voix multiples dans une même typographie dont le nombre de glyphes est en perpétuelle augmentation, avec des écritures tour à tour vernaculaires, institutionnelles, personnelles ou publiques, L'ABCC du CACB tente d'éditer le contexte géographique, politique et artistique dans lequel se trouve le CAC Brétigny. L'abécédaire est consultable en ligne sur www.cacbretigny.com/fr/lara.

Informations pratiques

Entrée libre du mardi au samedi de 14h à 18h. Ouverture les soirs et dimanches de représentation au Théâtre Brétigny.

L'exposition «The Real Show» bénéficie de prêts des collections KADIST (Paris) et du 49 Nord 6 Est–FRAC Lorraine (Metz), ainsi que du soutien de la Cité internationale des arts (Paris), de l'OCA, Office for Contemporary Art (Norvège), de la Municipalité de Stavanger (Norvège), du Forum Culturel Autrichien, de la Chancellerie fédérale (Bundeskanzleramt, BK) et du Théâtre Brétigny. «The Real Show» est conçue en partenariat avec le 49 Nord 6 Est–FRAC Lorraine (Metz), PLATO (Ostrava, République tchèque), sandwich (Bucarest, Roumanie), le Latvian Centre for Contemporary Art (LCCA, Riga, Lettonie) et la Cité internationale des arts (Paris).

Le CAC Brétigny est un établissement culturel de Cœur d'Essonne Agglomération. Labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, il bénéficie du soutien du Ministère de la Culture—DRAC Île-de-France, de la Région Île-de-France et du Conseil départemental de l'Essonne, avec la complicité de la Ville de Brétigny-sur-Orge. Il est membre des réseaux TRAM et d.c.a.

«The Real Show», épisode pilote

Ariane Guyon, assistante curatoriale et coordinatrice de «The Real Show»
Antoine Champenois et Johane Génovès, assistant-e-s d'Agnès Violeau
Philippe Farah, traductions et sous-titres
Ariane Guyon, Louise Ledour, Elena Lespes Muñoz, Mathilde Moreau, Céline Poulin et Agnès Violeau, écriture des notices et relecture
Chloé Roger (régisseuse générale), Julien Jassaud, pour l'accueil du tournage de Virgile Fraisie au Théâtre Brétigny
Le Théâtre Brétigny et Vincent Thomasset, pour l'organisation et l'invitation à «La beauté du geste»
Émilie Renard (directrice), Mathilde Belouali-Dejean (chargée des expositions) de Bétonsalon, pour le prêt de matériel
Émilie Villez (directrice), Pauline Schweitzer (chargée de collection), Martina Sabadini (ancienne consultante de collection) de KADIST, pour le prêt d'œuvres
Nataša Petrešin-Bachelez (responsable de la programmation culturelle), Alix Pornon (chargée de programmation), Vincent Gonzalvez (responsable des résidences), Bénédicte Alliot (directrice) de la Cité internationale des arts (Paris)
Fanny Gonella (directrice), Claire Valageas (chargée de la collection) et Justine Jean (chargée de programmation culturelle) du 49 Nord 6 Est–FRAC Lorraine à Metz, pour le prêt d'œuvres
Alexandru Niculescu et Daniela Palimariu de sandwich (Bucarest, Roumanie)
Solvita Krese (directrice), Inga Lāce (commissaire d'exposition) et l'équipe curatoriale du Latvian Centre for Contemporary Art (LCCA, Riga, Lettonie)
Marek Pokorný (directeur), Daniela Dostalkova, Linda Dostalkova et Edith Jerabkova (curatrices) de PLATO (Ostrava, République tchèque)
François Piron, de Paraguy Press

CAC Brétigny

Céline Poulin, directrice
Camille Martin, responsable de production
Elena Lespes Muñoz, responsable communication et médiation
Milène Denécheau, régisseuse-médiatrice
Louise Ledour, assistante communication et médiation
Julie Kremer, chargée d'accueil, de médiation et d'information
Mathilde Moreau, assistante commissariat et production (service civique)

Collaborateur-ice-s régulier-ère-s

Anne-Charlotte Michaut, édition et presse
Julien Jassaud, régie et conseil technique
Romain Best, montage et construction
Antoine Vallé, montage

Pôle administratif

Sophie Mugnier, directrice
Cyril Waravka, administrateur
Céline Semence-Rodriguez, administratrice adjointe
Isabelle Dinouard, assistante administrative et comptable
Nadine Monfermé, aide comptable
Emmanuel Préau, gardien
Rachid Boubekour, technicien de maintenance

CAC Brétigny

Centre d'art contemporain
d'intérêt national
Cœur d'Essonne Agglomération
Rue Henri Douard
91220 Brétigny-sur-Orge
+33 (0)1 60 85 20 76
info@cacbrétigny.com
cacbrétigny.com

The Real Show

Ask Addoley + Anna
(Addoley Dzegede & Anna Ihle)
Hannah Black
Aslı Çavuşoğlu
Gwendal Coulon
Virgile Fraisse
Thomas Geiger
Christian Jankowski
Hanne Lippard
Marie Lukáčová
Erick Meyenberg
Santiago Mostyn
Luis Pazos
Zeyno Pekünlü
Sean Raspet
Martha Rosler
Ghita Skali, en collaboration avec
Ayla Mrabet et Kaoutar Chaqchaq
The Big Conversation Space
(Clémence de Montgolfier & Niki Korth)
Līga Spunde
Nora Turato
Zoé Philibert
Qingmei Yao

Commissaires
Agnès Violeau et Céline Poulin,
assistées d'Ariane Guyon

16.01—16.04.22

CŒUR
D'ESSONNE
AGGLOMÉRATION

PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Région
île de France

Essonne
LE DÉPARTEMENT

"Brétigny
sur Orge

d.c.a TRAM

Réseau art
contemporain
Paris / Île-de-France

49 Nord
6 Est
Frac
Lorraine

PLATO

sandwich

sandwich
sandwich



LEZAM CENTER FOR CONTEMPORARY ART



OCA
Office for Contemporary Art Norway

Bundeskanzleramt

forum culturel autrichien

théâtre
brétigny
scène
contemporaine
arts & humanités